NOTES

ET

IMPRESSIONS D'UN VOYAGE

DANS LES TROIS ROYAUMES

ÉCRITES AU COURANT DU CRAYON

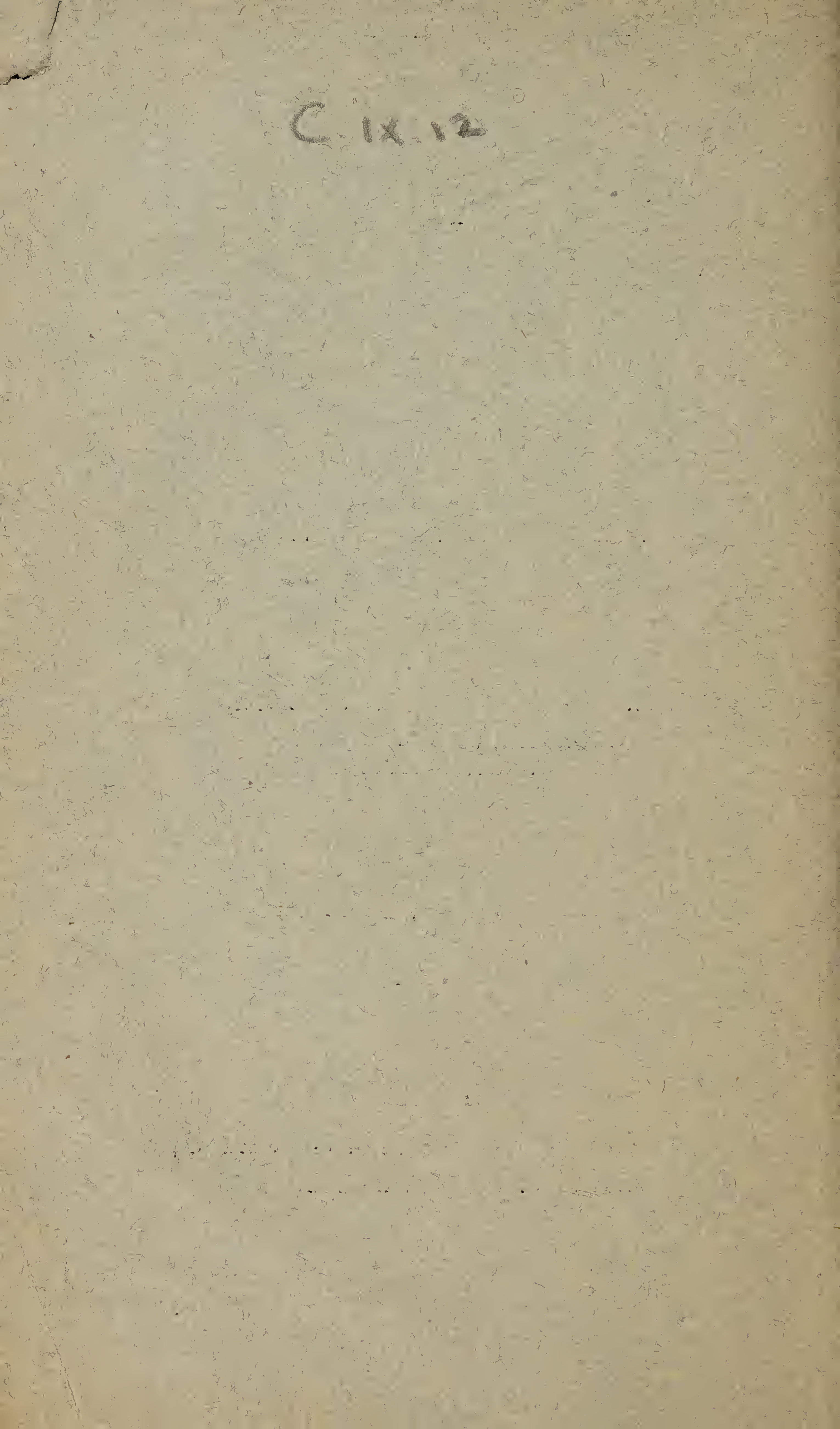
PAR

Le Dr Noël GUENEAU DE MUSSY,
Membre de l'Académie de médecine,
Médecin de l'Hôtel-Dieu.

Extrait de la France médicale

PARIS
LIBRAIRIE V. ADRIEN DELAHAYE ET Ce,
PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE.

1876


C IX.12

NOTES

ET

IMPRESSIONS D'UN VOYAGE

DANS LES TROIS ROYAUMES

ÉCRITES AU COURANT DU CRAYON

PAR

Le Dr Noël GUENEAU DE MUSSY,
Membre de l'Académie de médecine,
Médecin de l'Hôtel-Dieu.

Extrait de la France médicale

PARIS
LIBRAIRIE V. ADRIEN DELAHAYE ET C ,
PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE.

—

1876

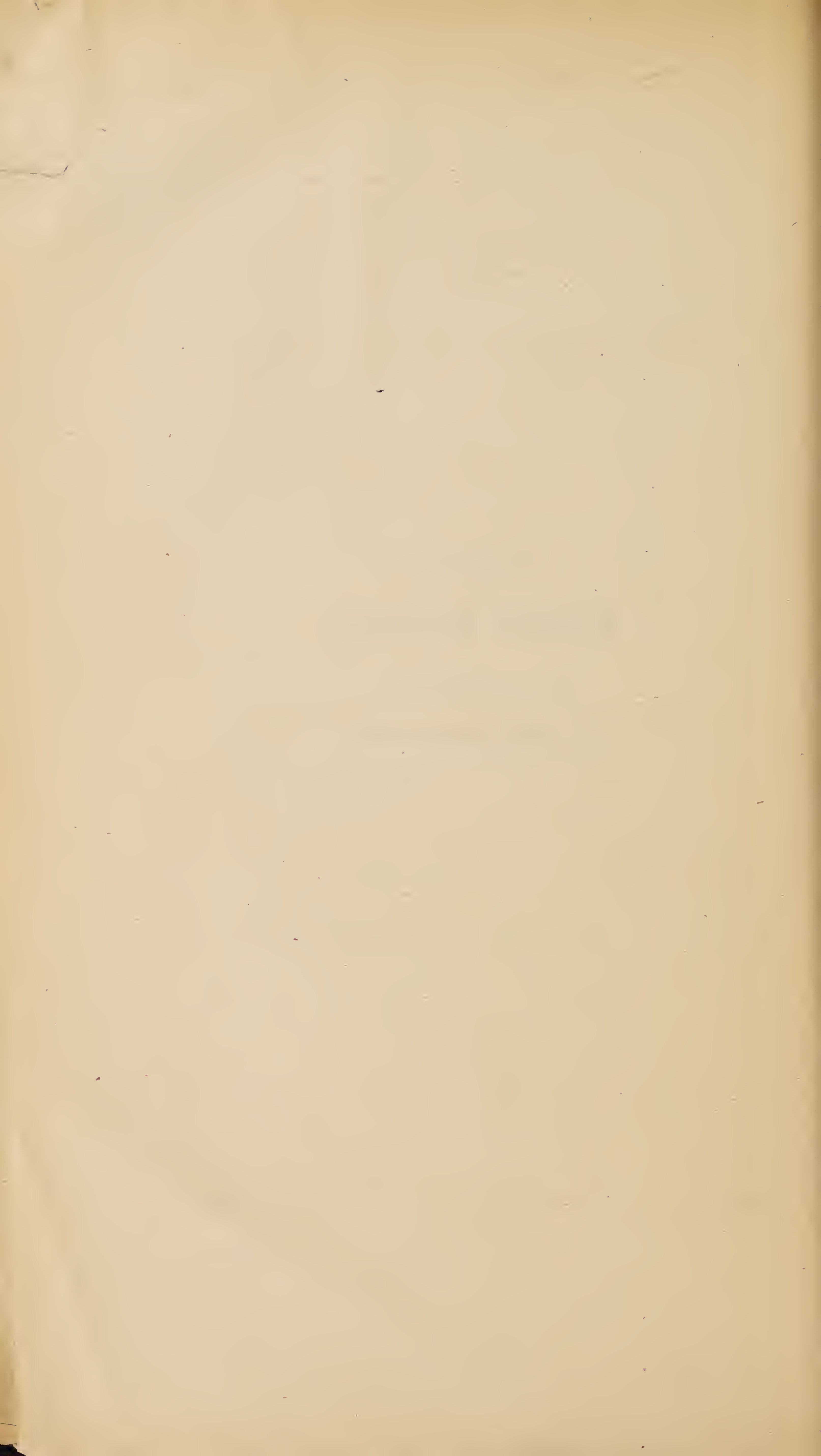
A MADAME

I. GUENEAU DE MUSSY

Née Mac-Swiney.

Thy People is my People
And thy God my God.

Ruth, V, 16.



NOTES

ET

IMPRESSIONS D'UN VOYAGE

DANS LES TROIS ROYAUMES

ÉCRITES AU COURANT DU CRAYON



CHAPITRE I.

Association médicale britannique ; son organisation, son but ; résultats obtenus. — Assainissement de Londres.

L'Association médicale britannique a tenu, cette année, à Edimbourg, sa quarante-troisième réunion annuelle. Suivant ses usages, elle y avait convié un certain nombre de médecins étrangers. J'avais conservé un trop vif et trop agréable souvenir du meeting de Londres, en 1873, pour ne pas répondre avec empressemsnt à cette gracieuse invitation.

A Londres s'étaient trouvés des médecins de presque toutes les nations du globe : l'Australie, les deux Amériques et presque toutes les contrées de l'Europe y étaient représentées. La Prusse y avait envoyé Virchow et Langenbeck ; Cusco, Marey, Armand Moreau, Hayem, Blanche et huit ou dix autres de nos compatriotes y portaient le drapeau scientifique de la France. L'accueil

qu'on nous y a fait, la délicate hospitalité que nous y avons reçue compteront toujours parmi nos plus agréables et nos plus chers souvenirs. La clôture des travaux scientifiques avait été célébrée par un grand banquet, donné a Lincoln's inn, auquel assistaient M. Gladstone, alors premier ministre, l'évêque anglican de Londres, plusieurs notabilités du barreau, de l'armée et de la magistrature et plus de quatre cents médecins, choisis dans le grand nombre de ceux que ce meeting avait attirés de tous les points du globe.

Je ne puis pas oublier que, pour honorer la France et affirmer la sympathie dont elle était l'objet, on choisit pour répondre au toast adressé aux hôtes de cette réunion, et on associa à l'illustre Virchow un médecin français, dont les principaux titres à un pareil honneur étaient sa nationalité même, et le souvenir des maîtres éminents dont il se glorifiait d'avoir été l'élève et de transmettre les traditions.

L'excellent D[r] Hart, secrétaire de l'Association, chargé de porter ce toast, après avoir rendu au célèbre pathologiste allemand les hommages qui lui étaient dus, proclama hautement la part qui revenait à la France dans le travail médical de notre siècle et s'étendit avec complaisance sur les services qu'elle avait rendus, en particulier à la médecine clinique.

En entendant ces éloges et les applaudissements qui les accueillirent, je regrettai de ne pas voir assister à ces réunions, et jouir de la gloire de notre pays, ceux qui ont le plus fait pour la conquérir : notre Andral, notre Claude Bernard, notre Bouillaud et ce cher Duchenne de Boulogne, ce bénédictin de la science, que j'avais sollicité de venir avec moi et qui, il y a deux mois, succombait à Paris pendant que j'étais en Angle-

terre. De quels hommages ils eussent été entourés! Leurs personnes et leurs œuvres sont aussi populaires de l'autre côté du détroit qu'elles le sont chez nous.

Cette année, à Edimbourg, j'entendais avec bonheur des chirurgiens éminents rendre justice aux travaux de Chassaignac et aux précieuses méthodes dont il a doté la chirurgie ; et j'ai été agréablement surpris quand, à la fin d'un de ces dîners confraternels, qui se répétaient chaque soir, et où régnait la plus aimable cordialité, le nom d'un de nos académiciens se trouva mêlé à une chanson bachique, chantée avec autant d'esprit que de talent par un vieux médecin écossais : nos maîtres, disait-il, nous vantent les avantages de l'eau ; Chatin affirme qu'elle renferme de l'iode, il est vrai qu'il en trouve partout ; néanmoins, en dépit de ces graves autorités, restons fidèles au jus de la vigne, etc. On voit à quel point les médecins français se trouvent en famille sur le sol de la Grande-Bretagne.

L'Association médicale britannique, dont j'allais pour la seconde fois observer le fonctionnement et écouter les intéressantes communications, a des attributions et une importance dont aucune de nos sociétés médicales ne peut donner l'idée. Elle réunit en un faisceau toutes les forces vives de la médecine britannique et les transporte une fois par an sur un des points du territoire, pour y porter les progrès et les découvertes dont la science s'est enrichie depuis l'année précédente ; on y discute, en même temps, les grandes questions d'hygiène publique et les intérêts professionnels. Ainsi les hommes éminents qui dirigent les grands centres d'instruction médicale se trouvent, chaque année, en contact avec les praticiens des petites localités ; de là, une diffusion de lumières inappréciable et la constitution d'une grande

solidarité confraternelle ; et ce ne sont pas. comme ailleurs, des aspirations sans effets : nos voisins ne se payent pas de phrases sonores. Après avoir établi la nécessité d'une réforme, ils la poursuivent par leurs délégués auprès des ministres, auprès des chambres. Cette influence qui s'adresse à la tête de la nation, aux membres du gouvernement avec toute l'autorité d'un corps de plusieurs milliers d'hommes instruits, réunis en une seule voix, est fortifiée par l'influence personnelle de chaque membre : celle qui s'exerce dans la famille au milieu d'émotions et de services rendus qui la rendent presque irrésistible.

Aussi les ministres reconnaissent cette autorité. Il y a deux ans, à Londres, au banquet de l'Association dont j'ai parlé, M. Gladstone la proclamait et par sa seule présence attestait l'importance qu'il reconnaissait à cette grande institution. Ce n'est pas que l'Assemblée flatte le pouvoir ; elle ne se gêne pas pour le critiquer quand il ne prend pas assez chaleureusement en mains les intérêts du pays qui relèvent de la compétence médicale ; mais elle le fait avec fermeté, franchise, sans réticences, sans ambages, mais en même temps avec cette mesure, ce respect de la loi qui assurent la durée des institutions libérales. Aussi que de réformes obtenues déjà par cette même association ! Elle a puissamment contribué à l'assainissement de Londres, à l'amélioration du service des eaux potables, au drainage et à cet encaissement de la Tamise qui, lorsqu'il sera terminé et que deux rangées de vastes et magnifiques parcs serviront de bordure au grand fleuve, fera de Londres une ville sans égale.

Cette année l'Association a annoncé qu'elle avait obtenu une réforme demandée par les chirurgiens de ma-

rine, et qu'on leur accordait des appointements et un rang mieux en rapport qu'ils ne l'avaient été jusque-là avec les services qu'ils rendent. Cette année également l'Association s'est occupée avec ardeur de l'assistance des pauvres et de la rétribution convenable pour les médecins qui en sont chargés; elle s'est déjà assurée des avocats dans le Parlement pour défendre sa cause. Je ne doute pas que cette cause ne finisse par triompher. Nos voisins, gens très-pratiques, savent qu'il ne faut pas fonder une institution sur le zèle et sur l'abnégation, admirables vertus sans doute, mais qui ne sont pratiquées que par le petit nombre; ils savent que le plus souven en ce monde, ou en a pour son argent, et que si l'on veut une assistance réelle, efficace des pauvres, il faut que la rémunération soit proportionnelle au travail accompli.

Une société d'assistance mutuelle, *A Benevolent Fund*, fondée par l'Association et administrée par elle, vient au secours des médecins ou des familles de médecins tombés dans la détresse; elle m'a paru représenter exactement notre « Association générale » dont un des buts primitifs avait été de prendre en main les intérêts professionnels, comme le fait l'Association britannique, mais qui n'a pu se développer dans ce sens sous la compression du gouvernement impérial.

L'hygiène, la médecine sociale sont le principal objet des efforts de l'Association; et il faut convenir que sur ce point les Anglais sont nos maîtres. Un grand nombre de quartiers de Londres réalisent, il semble, tout ce qu'on peut désirer au point de vue de la salubrité : des rues larges au moins comme la rue de la Paix et quelquefois comme nos boulevards, quelques-unes bordées, en dehors des trottoirs, de petits jardins comme

ceux qui bordent une partie de notre avenue Gabriel ; ces rues sont entrecoupées par des squares dont les plus petits sont grands comme la place Saint-Sulpice ; les maisons peu élevées ont un sous-sol séparé de la rue par une cour, *area*, où descend un petit escalier destiné aux fournisseurs et aux gens de service.

Chaque maison n'a qu'un locataire ; il est seul chez lui avec sa famille ; il a un *home*, petite patrie dans la grande, où il est libre et indépendant. Dans notre système parisien d'appartements, ce mot n'a pas de sens. Nous sommes campés dans des caravansérails où nous ne trouvons pas de souvenirs et où nous n'en laisserons pas. Nous réalisons complètement cette définition de l'homme donnée par la Bible : *tanquam peregrinus et viator*.

Outre cette sage et confortable ordonnance des maisons et des squares, Londres est interrompu de distance en distance par d'immenses parcs qui sont pour la grande cité des réservoirs d'air pur, *London's lungs* (les poumons de Londres). Comme élément de salubrité ajoutons ce grand courant d'air de la Tamise qui est presque un bras de mer, car il subit le flux et le reflux de la marée. Voilà bien des conditions favorables à la santé publique : aussi dans les rues qui occupent les quartiers de Piccadilly, St-James, Regent's Park, Hyde-Park, etc., je n'ai pas senti ces odeurs infectes qui s'échappent chez nous par les regards des égoûts. Le drainage, si mauvais il y a quelques années, est devenu excellent ; l'air des égouts ne communique pas directement avec l'air des rues. Cette communication est chez nous d'autant plus regrettable que l'édilité, qui a tant fait pour assainir Paris, a permis l'écoulement dans les égoûts du liquide des fosses d'aisances, prétendu dés-

infecté : pratique absurde, dangereuse, et contre laquelle les médecins ne sauraient trop protester. En admettant cette désinfection contre laquelle nos nez chaque soir peuvent porter témoignage, détruirait-elle les matières organiques et les germes morbifiques dont ces eaux sont le véhicule? Quelle voie de propagation ouverte au choléra et aux maladies typhiques ! J'ai encore remarqué en Angleterre, pour en finir avec ce sale sujet, si important pour l'hygiéniste, que dans les hôtels et dans les maisons particulières où j'ai été, les cabinets d'aisance restaient souvent la porte ouverte sur l'escalier et ne donnaient pas la plus petite odeur, tandis que les nôtres, même avec la porte fermée, n'ont pas toujours cet avantage; c'est qu'il y a un système de soupapes et d'irrigation excellent ; ces cabinets, en outre, sont grands, bien éclairés, habituellement munis d'une fontaine, c'est bien le cabinet à eau, le *water closet.*

Je sais bien que tout Londres n'est pas aussi salubre et aussi confortable que le quartier que je viens de décrire ; la cité a des senteurs qui ne charment pas l'odorat ; les quartiers des ouvriers renferment çà et là des bouges infects; mais patience, l'Association médicale est là pour signaler ces lacunes, ces vices de l'hygiène publique; et la Grande-Bretagne, qui n'a pas dépensé douze milliards et n'a pas perdu deux provinces pour se payer le luxe d'un empereur, est disposée à consacrer ses trésors aux dépenses utiles. La nation est aidée dans cette tâche par l'initiative des particuliers, et le duc de Westminster, qui possède par l'expiration d'un bail amphithéotique tout le quartier de Grosvenor, comme qui dirait une grande partie du faubourg Saint-Honoré, consacre une partie de ses millions à bâtir pour les ouvriers des squares et des habitations économiques construites selon toutes les lois de l'hygiène

CHAPITRE II

Du repos sabbatique. — Des musées de Londres. — Cartons de Raphaël. — Galeries particulières.

Il y a dans la Grande-Bretagne un usage qui choque, ou au moins étonne beaucoup d'étrangers : c'est la rigueur avec laquelle on y observe le repos sabbatique : pianos, chansons, jeux de toute espèce sont interdits ce jour-là ; au bruit et à l'animation de la veille succède le silence et l'immobilité. Il y a là une exagération sans doute, mais cette loi du repos hebdomadaire, qui des institutions mosaïques a passé dans le code chrétien, n'est elle pas profondément humanitaire et rationnelle ?

L'homme qui a travaillé pendant six jours, ne doit-il pas, dans l'intérêt de sa santé intellectuelle et physique, avoir un jour de repos, un jour où il appartienne à lui-même et à sa famille, où il puisse réfléchir sur les conditions de la vie humaine, où il cesse d'être une machine de son usine, ou un meuble de son comptoir, où il puisse apprendre à se connaître lui-même.

A Londres, le samedi, vers trois heures, les bureaux, les magasins se ferment, et les négociants de la cité se rendent dans leurs maisons de campagne ; ils ont au moins quarante heures pour se reposer, pour jouir de leur famille, pour s'occuper de leurs intérêts domestiques et en même temps, s'ils le veulent, pour visiter les hautes régions de la pensée humaine ; et n'est-il pas bon, même à un point de vue purement humain, que ce jour de repos soit le même pour tous, afin que les hommes puissent en jouir ensemble, resserrer les liens des relations sociales et s'unir pour penser à leurs destinées immortelles ?

J'entrevoyais toutes ces conséquences si importantes et si belles du repos sabbatique, sous l'aspect un peu triste des villes qui l'observent ; et alors leur tristesse se colorait pour moi de tous les travaux riants et consolants que mon imagination évoquait, et dont je pouvais, d'ailleurs, me donner le spectacle, en visitant, le dimanche, les parcs excentriques et les environs de Londres inondés par la foule joyeuse des ouvriers en vacances ; et je songeais avec une douloureuse sympathie à nos commerçants de Paris, qui sans relâche, du matin jusqu'à la nuit, restent attachés à leurs boutiques, dont ils font, en quelque sorte, partie, sans avoir un moment de trêve pour redevenir hommes dans la plus noble acception de ce mot, et rentrer en possession d'eux-mêmes. A Londres, tous les jours, à cinq ou six heures, presque tous les magasins sont fermés, et cependant on n'y fait pas moins d'affaires que chez nous !

Malgré cela il faut convenir que le dimanche n'est pas gai à Edimbourg, surtout par un jour de pluie ! on dirait une nécropole ou une ville abandonnée par ses habitants ; la plupart des fenêtres sont fermées. Jusqu'à l'heure des offices religieux, presque personne dans les rues ; les omnibus, qui les sillonnaient en tout sens, ne circulent pas ce jour-là ; à peine aperçoit-on quelques cabs honteux, qui se glissent comme des voleurs le long des voies désertes. J'ai peine à croire que d'innocentes distractions puissent offenser le Père divin des hommes. Il y a là, incontestablement, une interprétation erronée d'un principe que je crois excellent au point de vue moral et au point de vue hygiénique.

Je me suis arrêté quelques jours à Londres pour y saluer les amis et les confrères qui m'avaient si bien accueilli, il y a deux ans, et pour revoir ces admirables

collections artistiques, qui s'enrichissent sans cesse de nouveaux trésors.

La *National Gallery* a été commencé il y a cinquante ans à peine et constitue, de l'aveu des artistes, une des plus belle collections du monde. Elle a été fondée, et elle s'accroît, d'année en année, par les dons des particuliers. Comme les hôpitaux, comme la plupart des monuments et des institutions de la Grande-Bretagne, qui n'ont pas un caractère politique, elle est due à l'initiative individuelle. Là est la grande force motrice de de la nation Britannique: le *Self Help* en est le grand levier. Chez nous, on est habitué à tout attendre de cette grande machine administrative, fondée par la Convention et par l'Empire, instrument de despotisme et d'énervement à laquelle on sacrifie la plus grande partie des intelligences et des revenus de la France.

Le Breton, au contraire, compte sur lui même, il ne délègue à personne la responsabilité qu'il doit avoir dans les destinées de son pays; il se gouverne, en un mot, lui-même; après sa conscience, il ne reconnaît qu'une autorité: la loi. La forme monarchique superposée à ce *Self governement* est la cheville inerte qui réunit ces rouages parfaitement libres et indépendants et en assure la solidité; elle n'est pour ainsi dire que le symbole et la représentation extérieure du règne de la loi et de l'unité du pays dans sa délimitation géographique et dans ses traditions historiques.

Pour revenir à la *National Gallery*, elle renferme une admirable collection des maîtres primitifs, de cette époque où l'art ne possède pas encore tous les moyens d'exécution dont il disposera plus tard, mais où l'inspiration, dans toute sa sève et dans toute sa fraîcheur, se fait sentir sous les formes naïves qui cherchent à l'ex-

primer. Cimabué et Guido de Sienne passent pour avoir rompu les premiers avec les traditions bizantines; mais Giotto est le vrai créateur de la peinture moderne au XIIIe siècle, comme Masaccio dans le XVe est le vrai maître et le précurseur du XVIe.

Il est intéressant de suivre l'évolution du génie humain dans une de ses plus belles manifestations. Le XVIe siècle a marqué, pour la peinture, la dernière étape de l'art. C'est le moment où il a trouvé sa technique, où l'expérience a perfectionné les méthodes et les procédés d'exécution, sans que l'inspiration ait encore rien perdu de sa puissance et de son originalité. C'est la grande époque, dans la contemplation de laquelle on aime à se plonger. Mais il est curieux de voir, chez les primitifs, s'accuser déjà les tendances caractéristiques qui distingueront plus tard les différentes écoles, comme on pressent l'homme dans l'enfant.

Ces tendances sont en rapport avec les conditions du milieu dans lequel chacune d'elles s'est développée. Ainsi, pour prendre un exemple, les premiers maîtres vénitiens ont déjà deux des qualités essentielles de leur Ecole: la couleur et le mouvement. Plus tard s'y ajouteront la grâce et la facilité de la composition, l'art de disposer la lumière. Je ne crois pas que, sous aucun de ces rapports, les autres écoles italiennes puissent être comparées à celle-là; il n'y a que l'école flamande dans laquelle on retrouve quelquefois ces qualités à un degré aussi éminent, moins la grâce, moins la beauté des types, moins cette suave poésie que le soleil du nord ne peut faire éclore. Comme les Flamands, les Vénitiens sacrifient quelquefois la puissance de l'idée au prestige de la forme. Comme eux ils se soucient assez peu des exigences de la couleur locale. Tous leurs tableaux

portent la livrée de Venise. Ils donnent volontiers le droit de cité au Christ et à ses Saints; ils les revêtent de leur costume national. Que pouvaient-ils imaginer de plus magnifique? Comment sortir de l'atmosphère dans laquelle ils vivaient? Comment s'élever au-dessus de cette réalité idéale, comment s'isoler de cette tourbillonnante activité pour rêver les mystiques extases des peintres de Floreuce ou de Rome? Ces deux peuples ont été deux peuples maritimes et commerçants, dont la puissance s'est développée au milieu des canaux et des lagunes, qui ont manifesté une incroyable activité dans la vie matérielle; et chez leurs peintres, ces conditions se sont en quelque sorte symbolisées par ces deux caractères: la couleur et le mouvement.

Enumérer toutes les richeses de la *National Gallery*, ce serait tomber dans le catalogue. Je me contenterai de signaler à mes confrères les œuvres qui m'ont paru les plus admirables au milieu de toutes ces richesses: d'abord, une des plus belles collections de Rembrandt qui existe, au milieu de laquelle un inimitable portrait de vieille femme et deux superbes portraits de Juifs. Pour rester avec les Flamands, le Jugement de Pâris par Rubens, avec toutes les qualités supérieures du maître, a une grâce idéale et une distinction qu'on ne trouve pas toujours dans ses œuvres. J'en dirai autant d'un portrait de jeune femme coiffée d'un chapeau de paille.

Parmi les Italiens, je me rappelle surtout le portrait du doge Loredano, par J. Belin; un magnifique Titien: Bacchus et Ariane: la fougue d'une bacchanale avec la grâce d'une idylle; un splendide Véronèse: les femmes de Darius présentées à Alexandre; un magnifique portrait d'André del Sarte par lui-même; un tailleur de Moroni; un beau Tintoret. Parmi les Espagnols, Orlando

Morto et Philippe IV de Velasquez, un petit paysan de Murillo, un moine de Zurbaran. Je ne parle pas des Canaletti, des Giorgione, des Ruysdael, des Poussin, etc., etc.

Il y a bien peu de lacunes dans les écoles italiennes et flamandes de la *National Gallery;* les Raphaël y sont relativement moins importants : des œuvres de jeunesse et un Jules II qui m'a semblé une copie ou une redite de celui de Florence; d'ailleurs tout ce qui le représente dans ce musée pâlit et s'efface à côté de ses magnifiques cartons, qui sont au Kensington's Musæum.

Notre ambassadeur à la Haye en avait refusé, dit-on, soixante mille francs, quand Cromwell les acheta pour le compte de l'Angleterre. Comme grandeur de style, puissance de conception, largeur et fermeté de dessin, ces admirables compositions, peintes à la détrempe, peuvent être mises à côté des grandes pages du Vatican et de la Farnésine. Je ne veux pas les décrire en détail et me laisser entraîner par mon admiration pour ce génie incomparable qui ne fut pas seulement un grand peintre, mais qui fut encore un grand penseur. Beaucoup de ses tableaux sont, en effet, des synthèses philosophiques aussi savantes que profondes. Voyez à Kensington son saint Paul prêchant dans Athènes le Dieu inconnu : quelle grandeur dans le geste si simple et si naturel qu'il peut le soutenir pendant l'éternité, sans donner au spectateur cette impression d'artificiel et de fatigant que produisent les attitudes théâtrales et forcées. L'exagération, l'emphase, la boursouflure appartiennent aux peintres et aux poëtes de la décadence; les voix vraiment puissantes n'ont pas besoin de crier pour se faire entendre.

Autour de saint Paul sont groupés quinze ou vingt personnages qui expriment les phases diverses par lesquelles passe l'âme humaine pour arriver du doute à la croyance. Derrière l'apôtre, il y en a qui regardent le novateur avec un sentiment qui ouvre la porte aux autres: la *curiosité*. A sa gauche quelques-uns se le montrent du doigt et se font remarquer les uns aux autres quelques-unes de ses assertions, qu'ils discutent: c'est la *discussion*. A leur droite voyez ces auditeurs, assis ou debout, immobiles, la bouche béante, qui ont les yeux fixés sur l'orateur, dont ils semblent suivre tous les gestes et dévorer les paroles. Comme ils l'écoutent, c'est l'*attention*. Plus loin en voilà dont les paupières sont demi-fermées, dont la tête s'incline sur la poitrine. Il en est un qui soutient son menton avec sa main, dans l'attitude de la méditation: c'est la *réflexion*. Pour le dernier la lumière s'est faite; il ouvre largement les yeux pour la recevoir, il jette ses bras en avant comme pour aller au-devant de la vérité qui lui est apparue, et qui l'a conquis; il croit: c'est la *foi*. Curiosité, discussion, attention, croyance, tel est le cycle que Raphaël nous fait parcourir pour nous faire comprendre l'œuvre de saint Paul; et comme tout s'harmonise dans cette complexité de sentiments et de gestes! quelle perfection de dessin! quelle sévère pureté de lignes! quelle vérité et quelle noblesse dans les mouvements et dans les draperies! quelle force et en même temps quelle grâce! Avec la prédication de saint Paul, ceux de ces cartons, qui m'ont paru les plus admirables, sont la Pêche miraculeuse et le Christ disant aux apôtres: *paissez mes agneaux!*

L'école anglaise, peu connue parmi nous, est représentée par de très-beaux portraits de Reynolds, de

Lawrence, de Gainsborough ; les deux premiers me rappelaient un peu notre Largillière; le dernier me emble s'être quelquefois inspiré de Van-Dick. Je ne parlerai pas d'Hogarth ; il est humoristique, spirituel, amusant ; mais il force la note, et frise la caricature. Un peintre anglais plus moderne, Turner, a fait de grands paysages et des marines qu'il a fait placer bravement à côté de magnifiques Claude Lorrain et qui supportent la comparaison sans désavantage ; mais dans d'autres toiles il s'est laissé aller à un dévergondage de compositions fantastiques et de couleurs dissonantes : c'est du délire en peinture.

Je n'ai pas besoin de rappeler les richesses du Musée britannique, ces marbres du Parthénon enlevés, mais peut-être aussi sauvés par lord Elgin, qui sont un des plus beaux monuments de l'art grec.

D'autres bas-relifs antiques, sans être comparables à l'œuvre de Phidias, offrent cependant un grand intérêt. Le combat des Lapithes et des Amazones a des groupes superbes d'énergie et de mouvement. En dehors de ces grandes œuvres, deux des morceaux qui m'ont le plus frappé dans cette belle collection de sculpture sont : le buste d'une dame romaine du temps d'Auguste, entouré à sa base d'une sorte de calice; il joint à la beauté des lignes et à la grandeur du style antique une vie, un mouvement de physionomie dignes des grands sculpteurs de la Renaissance, et un satyre qui me paraît pouvoir être mis à côté de celui de la tribune restauré par Michel Ange.

A côté des Musées publics sont les galeries particulières, plus riches et plus complètes que bien des Musées. Celle du duc de Westminster est royale ; un Raphaël, des Rambrandt, des Van Dyck, des Velasquez, des Ti-

tien, des Veronèse, des Claude Lorrain, des Poussin très-nombreux, des Rubens de grandes dimensions; les Flamands y sont innombrables, y compris une dizaine au moins d'Hobemas, qui, je l'avoue à ma honte, me laissent insensible malgré les prix fabuleux que ces tableaux atteignent aujourd'hui; je le trouve sec et froid; son coloris est plombé; j'aime bien mieux Van Cuyp avec sa couleur harmonieuse, ses belles eaux et son ciel vaporeux.

Une des perles de cette galerie est le *blue boy* de Gainsborough, magnifique portrait d'un jeune homme vêtu de satin bleu, qui ne craint pas trop le voisinage des Van Dyck. Le sanctuaire de celui-ci est à Windsor, une salle entière est pleine des portraits de Charles Ier, de sa famille et de sa cour. C'est un éblouissement. Quelle puissance d'expression, quelle sévérité de dessin, quelle beauté de coloris, et en même temps quelle distinction suprême! dans les appartements privés de la reine, il y a au moins cent cinquante Canaletti dont beaucoup admirables.

Chez M. Hardford, dans le plus magnifique hôtel que j'aie vu à Londres, il y a, outre de très-beaux Van Dyck, des Velasquez, etc., le plus beau Van Cuyp que je me rappelle avoir vu : c'est une marine au soleil levant ; quelle poésie dans cette composition ! je suis revenu trois fois sur mes pas avant de la quitter définitivement, mes yeux ne pouvaient s'en détacher.

Je demeurais à Londres chez mon vieil et cher ami le Dr Alexander Stewart, pendant longtemps médecin de Middlesex Hospital, et qui en 1839 suivait avec moi les leçons de Chomel. Ce fut lui qui, en 1840, dans un mémoire auquel on a bien peu ajouté, établit d'une manière définitive la distinction du typhus et de la fièvre

typhoïde, et en indiqua les signes différentiels. Si je rappelle ici son nom, c'est pour citer un trait des mœurs médicales de la Grande-Bretagne. Il y a quelques mois, mon ami, qui a partagé toute sa vie entre ses devoirs professionnels et la pratique des œuvres philanthropiques, apprit avec surprise que ses confrères faisaient une souscription pour lui offrir un cadeau, en témoignage de leur estime et de leur admiration ; la modestie du Dr Stewart en fut effarouchée ; il voulut arrêter la souscription, elle s'élevait déjà à près de 14,000 francs ; il fut décidé que la presque totalité de cette somme serait employée à fonder un prix qui porterait son nom et qui serait donné au meilleur mémoire sur les causes des maladies épidémiques.

J'ai parlé de l'hospitalité des médecins de la Grande-Bretagne, mais je ne dois pas oublier que nous avons là des compatriotes et entre autres le Dr Vintras, médecin de notre ambassade, et de l'Hôpital français; il est la providence de nos compatriotes et de nos confrères à Londres.

CHAPITRE III

Voyage à Edimbourg. — La ville. — Souvenirs de Marie Stuart. — Cérémonie religiense. — L'Eglise libre. — Le mouvement religieux actuel.

De Londres à Edimbourg, emportés par le *Flying Scotchman,* le train le plus rapide de la Grande-Bretagne, nous avons traversé, avec une vitesse vertigineuse, un pays admirable, cultivé et peigné comme la propriété d'un riche banquier aux environs de Paris. Nous avons entrevu comme dans une lanterne magique la cathédrale d'York, celle de Durham, qui semble en être une imitation ; puis des terrains houillers et des mines de fer dont les usines, après le coucher du soleil, éclairaient le paysage d'une lueur rougeâtre, pendant que l'étoile du soir pointait à l'horizon, et me rappelait ces beaux vers d'Horace :

Jam Cytherœa choros ducit Venus imminente luna.
Dum graves Cyclopum Vulcanus ardens urit officinas.

Je supprime les danses des nymphes et des grâces décentes : elles n'étaient pas là ; mais je les ai retrouvées en Irlande; mélées aux Banchees sur les poétiques bords du lac de Killarny.

J'avais pour compagnon de voyage mon ami le Dr Baréty, de Nice, avec lequel je faisais échange d'observations et d'impressions. Arrivés la nuit à Edimbourg, quand nous nous sommes trouvés le matin à *Princess Street,* nous avons été éblouis ! la ville haute avec ses palais, ses clochers, ses tours crénelées, ses dômes, ses flèches aériennes, se dressait devant nous comme une création fantastique, comme un conte arabe en pierres. Entre elle et la ville neuve est une pro-

fonde vallée où s'étalent deux parcs magnifiques; ils sont séparés par une esplanade recouverte de temples grecs d'un très-bon style qui servent de musées et d'école de dessin. Un peu plus à l'est, s'élève le monument de Walter-Scott, pastiche discutable du gothique fleuri, mais d'un effet décoratif bien réussi.

En portant la vue dans cette direction on aperçoit *Calton Hill*, l'acropole d'Edimbourg ; la rue qui y conduit est bordée de beaux monuments: c'est la Poste, palais élégant; c'est un établissement public, l'école supérieure, je crois (High School), représentant un temple grec et des portiques d'un grand effet; puis la prison construite dans le style gothique, avec tours, tourelles, machicoulis, enceinte crénelée et bastionnée. Le sommet de la colline est occupé par le monument de Nelson, colonne gigantesque qui domine toute la ville, par les monuments du philosophe Dugald Stewart et du poëte Burns, imitations de la lanterne de Demosthènes, et par les colonnes grandioses d'une copie du Parthénon, élevée en l'honneur de Waterloo, construction qui n'a pas été achevée, et semble être une ruine.

L'avantage que ces imitations de l'art antique ont sur un grand nombre de celles qui sont tentées ailleurs, c'est qu'on leur a assez exactement conservé les dimensions du modèle; et en architecture il y a une certaine harmonie de proportions que l'œil exige et que l'agrandissement peut détruire, parce que la distance modifie la grandeur apparente des lignes. Du haut de Calton Hill, comme des points culminants de la vieille ville, on voit la mer et la majestueuse embouchure du Forth, qui font à Edimbourg une demi-ceinture; des îles rocheuses, des voiles nombreuses qui ressemblent à des troupeaux de mouettes gigantesques, et les rubans de

fumée des vapeurs, qui se déroulent en tous sens, complètent le tableau.

Dans cette étonnante ville, tout est monument : les banques, les musées, les écoles sont des palais magnifiques ; l'université, où l'Association s'est réunie, est un superbe édifice, couronné d'un toit à l'italienne, et entouré de portiques ; elle renferme un grand nombre d'amphithéâtres, avec leurs dépendances, très-bien disposés pour l'enseignement auquel ils sont destinés. La plupart des établissements hospitaliers ont aussi un aspect monumental : du *Dean's Bridge* on en aperçoit un, au milieu de la verdure : c'est un édifice d'aspect byzantin, surmonté d'élégantes coupoles ; j'en ai compté plus de vingt-deux.

La pierre d'Edimbourg est d'une teinte grise jaunâtre, très-douce à l'œil, d'un poli marmoréen, et elle paraît très-résistante : car les arêtes des vieilles constructions sont vives et aiguës comme si elles étaient taillées de la veille.

Je ne décrirai pas le château gothique qui limite et domine l'extrémité occidentale de la vieille ville ; il servait de palais aux anciens rois d'Ecosse. Il conserve les insignes de cette royauté disparue : cette couronne, ce sceptre, présent du pape Jules II, cette main de justice et ce glaive évoquent de mélancoliques souvenirs ; et en les voyant, on se rappelle le mot d'un vieux chef écossais, le jour où fut signé l'acte d'union avec l'Angleterre : Voilà la fin d'une vieille chanson.

On vous montre la chambre de la reine Marie, qui lui servit de prison. Holyrood la rappelle d'une manière plus complète et plus émouvante : on y montre son ameublement, religieusement conservé, le petit escalier qui communiquait avec l'appartement de Darnley,

la salle où Rizzio fut assassiné, et une prétendue tache de sang, qui, comme celle qui souillait la clef de la Barbe bleue, ne s'efface jamais.

Le nom de Marie Stuart est cher à tous les Ecossais ; ils ne supporteraient pas facilement qu'on attaquât sa mémoire ; ses malheurs ont fait oublier ses fautes ; l'hypocrite cruauté de sa rivale lui fait pardonner sa faiblesse ; elle est pour ainsi dire le dernier souvenir et comme le symbole de leur indépendance nationale perdue. Le charme séducteur que Marie Stuart a exercé sur ses contemporains semble lui avoir survécu.

Quand on visite la magnifique abbaye de Westminster, on ne peut contempler sans émotion son monument qui, d'après la volonté du roi son fils, fait pendant à celui de sa rivale. Là sont couchées, vis-à-vis l'une de l'autre, la statue de la victime et celle de son bourreau ; il n'est pas besoin pour les reconnaître de mettre des noms sur ces deux tombes, personne ne s'y trompera : Elisabeth a un front dur, anguleux, fuyant au sommet, un profil de faucon, une expression énergique, mais hautaine et cruelle ; l'autre a un front large, harmonieux, de noble aspect, fait pour porter une couronne et surtout pour régner sur les cœurs. Tous ses traits sont beaux et fins ; ses mains sont exquises de délicatesse ; sa physionomie rayonne la grâce et le calme, elle semble confiante dans le jugement que la postérité prononcera entre elles deux. Je ne veux pas m'étendre davantage sur le côté artistique de notre séjour à Edimbourg ; il n'est qu'un cadre au tableau que je veux tracer du meeting de l'Association britannique ; mais ce cadre est tellement beau qu'il était impossible de ne pas lui payer le tribut de son admiration : tous les étrangers réunis dans cette ville

la proclamaient la plus belle qu'ils eussent vue.

Selon l'usage que l'Association a adopté, son premier acte a été de se rendre à la cathédrale de Saint-Giles. On y a chanté des psaumes auxquels on avait adapté des mélodies tirées de la création de Haydn, et on y a entendu un discours approprié à la circonstance prononcé par un ministre presbytérien très-en renom. Cette cérémonie paraîtra peut-être inutile et surannée à un certain nombre de mes compatriotes ; eh bien, je crois qu'ils n'eussent pas assisté sans émotion, il y a deux ans, à la réunion de plusieurs milliers de médecins, venus de tous les points du globe, dans l'église de Saint-Paul de Londres. Toutes ces têtes habituées à méditer les problèmes de la vie humaine, inclinées toutes, non pas avec foi, sans aucun doute, mais toutes avec respect dans un des plus grands édifices que les hommes aient élevés en l'honneur de la Divinité, faisaient un imposant spectacle. Les Anglais sont un des peuples qui pratiquent le mieux le respect des traditions, qui sont l'âme et pour ainsi dire le moi d'une nation. Ils croient, et c'est une conviction que je partage, qu'une société ne peut exister sans l'idée divine ; que cette idée est la lumière qui doit guider notre activité libre et la sanction implicite des lois qui régissent les sociétés. Aussi, quelles que soient leurs croyances particulières, ils affirment celle-là en toute circonstance. Ainsi, je n'ai jamais vu un dîner de médecins, public ou privé, commencer sans la prière. Cet usage, tombé chez nous en désuétude, me reportait aux jours de mon enfance où il existait encore dans quelques familles ; il renfermait un double enseignement : élever la pensée vers la cause infinie qui dispense à toutes ses créatures les biens dont elles jouissent et leur

rappeler qu'elles doivent en user avec modération.

Je me permettrai une seule observation sur ces actes religieux qui rattachent la science humaine à sa source infinie; ils durent trop longtemps; l'esprit ne se soutient pas facilement pendant deux heures dans la région de l'idéal; l'attention se fatigue, l'émotion s'éteint; la formule : courte et bonne me paraît pouvoir s'appliquer à la prière; quand elle n'est pas un élan du cœur, elle n'est qu'un assemblage de vains sons.

Dans l'après-midi, nous nous sommes réunis dans la salle des assemblées de l'Eglise libre (*Free Church Assembly Hall*) pour la séance d'ouverture. Cette immense salle fait partie d'un des édifices qui décorent la façade de la Ville-Haute. Celui-ci est flanqué de hautes tours carrées et crénelées d'un effet pittoresque; il est de construction récente; en 1847 le gouvernement voulut imposer certaines directions doctrinales au clergé presbytérien, reconnu par l'Etat et salarié par lui : plus de huit cents ministres repoussèrent ces conditions et renoncèrent au subside de l'Etat, qui fut immédiatement remplacé par des cotisations volontaires.

Extérieurement, cette église paraît florissante; mais un de mes amis, presbytérien fervent, me disait qu'elle était travaillée par un mal intérieur qui menaçait d'en ébranler les bases. La négation de l'autorité traditionnelle et la liberté illimitée de la pensée individuelle ont transformé, chez beaucoup, la croyance chrétienne en un pur déisme, qui se défend avec plus ou moins de succès contre les invasions du panthéisme. Ce qui inquiétait mon ami, c'est que l'enseignement théologique supérieur, celui qui forme les ministres, serait en grande

partie, selon lui, entre les mains des partisans de cette transformation.

Dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique (leurs lois sont parallèles), la réaction succède nécessairement à l'action ; et en même temps qu'un courant important emporte vers le rationalisme une fraction du protestantisme, un autre courant en sens contraire, sous l'impulsion de ce besoin de croyances qui est un des éléments de la nature humaine, reprend une à une les formules et les formes lithurgiques rejetées par la réforme. Le mouvement qui s'est accompli dans ce sens, depuis soixante ans, est considérable, et j'étonnerais beaucoup mes confrères en leur racontant que, dans le grand dîner *médical* donné à Lincoln's Inn il y a deux ans, l'évêque anglican de Londres a déclaré qu'il reconnaissait des avantages à la confession auriculaire et qu'il devait être, mieux que par personne, compris par les médecins qui recevaient, chaque jour, dans leur cabinet des confidences que leurs clients n'aimeraient pas leur faire en public.

Ce mouvement réactionnel a produit dans ces derniers temps des conversions éclatantes au catholicisme qui ont ému et inquiété l'Eglise dominante. Les Puséystes sont séparés par une barrière si mince de l'Eglise romaine que beaucoup l'ont franchie ; et le Pape Pie IX pouvait dire avec raison à l'excellent et savant doyen de Westminster, de qui je tiens ce joli mot : Votre ami le Dr Pusey est une cloche ; il est une cloche qui appelle les fidèles à entrer dans l'Eglise et qui n'y entre pas.

Ce que je dis du mouvement religieux, tel que me l'ont fait connaître mes conversations avec des hommes sérieux, impartiaux et bien placés pour en juger, n'est

pas un fait qui appartienne exclusivement au protestantisme ou à la Grande-Bretagne. Il est en rapport avec la *constitution* morale de notre époque. A aucune autre ne s'applique mieux l'axiome du philosophe grec : *rien n'est ; tout devient.* Je comparerais volontiers notre situation à celle de la fin du xve siècle : nous vivons dans une période de transition où l'esprit humain fait l'inventaire de ses connaissances et de ses croyances et où il en scrute les bases. La fermentation des idées qui bouillonnent se fait sentir dans toutes les directions du domaine intellectuel, et ébranle les fondements de l'ordre social. Elle prépare de nouvelles conditions d'équilibre qui seront instables et passagères comme celles qui les ont précédées. Dans cette grande mêlée chacun doit, il me semble, tout en restant très-indulgent et très-tolérant pour ses adversaires, combattre pour ce qu'il croit être la vérité, comme le voulait Arnaud, jusqu'au repos de l'éternité. On n'a pas le droit de s'inquiéter ou de s'affliger de l'issue de la lutte : l'humanité marche sous la conduite de son auteur vers un but qui ne peut être qu'excellent ; elle exécute, à travers des souffrances collectives ou individuelles, le plan qu'il lui a tracé et qui doit être nécessairement en rapport avec l'harmonie générale de ses œuvres.

Je demande pardon à mes confrères de vider ainsi sous leurs yeux toutes les divagations de mon cahier de notes. Je leur livre mes impressions telles que je les ai éprouvées : ondoyantes et mobiles. Un médecin est avant tout un observateur de la nature humaine. Je la peins telle qu'elle s'est montrée à moi dans une course rapide, où la multitude et le changement incessant des points de vue brisent l'enchaînement des idées et atti-

rent successivement la pensée dans mille directions diverses. Quelques-uns trouveront peut-être que je fais à l'art une trop grande place, d'autres que je m'occupe trop de théologie ou de philosophie. J'avoue que je ne conçois pas un médecin qui n'ait pas le sentiment artistique ; et je ne crois pas que nous soyons condamnés à parquer notre esprit dans le domaine des purs phénomènes sans nous occuper des lois causales, ou que nous devions restreindre notre observation à l'étude des fonctions organiques, en laissant de côté les aspirations les plus élevées de la nature humaine et ces idées d'un ordre supérieur qui sont le fondement de toute société.

CHAPITRE IV

Travaux de l'Association. — Sir Robert Christison. — Méthode et traitement antiseptique du professeur Lister. — Démonstration de l'action de la lumière sur la rétine, par le docteur Mac-Kendrick.

Après le service religieux, les membres de l'Association se sont donc réunis, comme je le disais, sous la présidence de sir Robert Christison. C'était ce même Christison dont les hommes de ma génération ont entendu parler depuis le début de leur carrière : cet illustre toxicologue, ce pathologiste éminent qui, un des premiers, a appliqué la chimie à la clinique, qui a puissamment contribué à édifier l'histoire de la néphrite albumineuse, de la leucocythémie, etc., etc., artiste, savant, géologue, jeune de corps et d'esprit, et d'une activité infatigable malgré ses quatre-vingts ans. Pour nous en fournir la preuve, il a parlé pendant plus de deux heures, se tenant debout ; et sa voix était plus forte et plus vibrante à la fin de son discours qu'au commencement. Il nous a tracé, en l'entremêlant de mots heureux et de saillies humoristiques, l'histoire de l'Ecole de Médecine d'Edimbourg, de son glorieux passé et de la part qu'elle peut revendiquer dans le travail scientifique de notre époque, de son organisation, de ses éléments actuels de prospérité ; et cependant il constatait que le nombre des élèves avait diminué ; à cela, le savant professeur Gairdner (de Glasgow) a spirituellement répondu qu'Edimbourg avait fait de nombreux élèves et les avait si bien formés, qu'ils étaient devenus à leur tour d'excellents maîtres et répandaient partout ces lumières qu'on ne trouvait autrefois que dans la capitale de l'Ecosse.

Le lendemain ont commencé les travaux scientifiques : les membres de l'Association, groupés en sections, se sont rendus dans les amphithéâtres qui leur étaient destinés. Des bandes imprimées, collées sur les murs de l'Université et renouvelées plusieurs fois par jour, indiquaient le local de chaque section et les sujets dont elle s'occupait. En outre, on distribuait à chaque membre un journal quotidien contenant le programme du jour, l'adresse de tous les médecins réunis à Edimbourg et toutes les indications qui pouvaient rendre le séjour de cette ville utile et agréable à ses visiteurs.

Dans l'enceinte même de l'Université et dans ses annexes on avait installé un bureau de renseignements, un bureau de poste, un télégraphe électrique, une salle de lecture où on trouvait les journaux et tout ce qui était nécessaire pour écrire, un musée spécial d'instruments de chirurgie et de substances pharmaceutiques, des dessins et des pièces anatomo-pathologiques. En outre le Palais de l'Université communique avec le Musée des Arts et des Sciences, immense édifice à galeries superposées, où on avait établi une buvette et où sont réunies des collections d'histoire naturelle, d'objets et de produits industriels.

La section de médecine était présidée par l'illustre Dr Quain ; elle l'était, il y a deux ans, par le Dr Sibson, un des médecins les plus aimés et les plus estimés de Londres, qui, cette année, était président du conseil de l'Association. Les travaux de cette section furent inaugurés par un très-savant et très-intéressant discours de mon cher hôte, le Dr Warburton Begbie. Le Dr Begbie est un des praticiens les plus distingués et les plus recherchés de la Grande-Bretagne. La grâce et la séduction de ses manières, la distinction de son

esprit net et fin, sa bonté active faisaient revivre pour moi la figure de notre regretté Chomel (1).

Son père avait été comme lui un praticien célèbre. J'ai lu avec un grand intérêt la collection de ses mémoires, et j'ai vu avec plaisir qu'il professait et appuyait d'observations nombreuses, des opinions sur la diathèse goutteuse, que j'ai toujours défendues, mais qui ne sont pas très en faveur dans l'enseignement officiel de Paris : il montre la connexion de cette diathèse avec un grand nombre de névroses, de troubles digestifs ou circulatoires, d'affections des membranes tégumentaires internes ou externes ; ce livre est tout imprégné d'esprit clinique.

M. le professeur Rutherford a rendu compte d'expériences physiologiques sur les effets comparés des différents purgatifs : tels que jalap, huile de ricin, huile de croton, aloès, magnésie, podophylle, etc., il a étudié l'intensité et la rapidité de leur action sur les sécrétions biliaire et intestinale, et les modifications connexes de la température et de la circulation. Bien que l'on ne puisse pas rigoureusement conclure des effets observés chez les animaux dans les conditions expérimentales à ceux qui se manifesteront chez l'homme sain ou malade, ces expériences sont intéressantes et peuvent fournir quelques données utiles à la thérapeutique.

J'ai eu le plaisir de suivre les visites hospitalières du Dr Grainger Stewart, l'auteur bien connu d'un traité sur les affections albuminuriques ; et il a eu la bonté de me montrer plusieurs faits curieux d'affections spinales et d'anévrysmes de l'aorte.

J'avoue qu'un peu infidèle à la clinique médicale j'ai

(1) Voyez la note à la dernière page.

consacré plus de temps à la chirurgie : le professeur Lister m'a charmé par la netteté, par la clarté de son enseignement, par sa conviction profonde, par les résultats très-remarquables dont il nous a rendus témoins ; cet éminent chirurgien a, comme le docteur Alphonse Guérin, appliqué la théorie défendue par M. Pasteur à l'étiologie des maladies infectieuses et de l'infection purulente en particulier. Cette redoutable complication des maladies chirurgicales résulte exclusivement, selon lui, de l'introduction dans l'économie de germes pyogéniques : détruisez-les, et vous préviendrez l'infection; vous préviendrez même, le plus souvent, la suppuration. La cicatrisation s'accomplira dans beaucoup de cas, par première intention, presque sans formation de pus. Celui-ci peut encore être produit, cependant, sous l'influence d'irritations locales ou d'un excès de tension.

L'acide phénique ou carbolique est, suivant M. Lister, le destructeur le plus efficace de ces germes infectieux, que le chirurgien, dit-il, doit toujours voir avec son esprit, comme il voit dans l'air les oiseaux avec ses yeux. Il doit agir dans la pensée de leur présence incessante. Au moyen d'un pulvérisateur à vapeur il entoure le malade d'une poussière d'eau phéniquée (Spray). Pendant qu'il porte le bistouri sur une partie, cette *spray* accompagne la lame, la suit dans toutes les directions où elle pénètre ; et elle ne quitte la plaie que quand celle-ci est efficacement et définitivement protégée par un pansement antiseptique. Mais les instruments, les éponges, les doigts et surtout les ongles de l'opérateur peuvent servir de véhicule à l'agent infectieux ; tout cela est nettoyé avec un soin minutieux. Les mains sont lavées et souvent relavées pendant

l'opération avec une solution phéniquée au 40e qui est aussi employée pour le lavage des plaies ; les instruments et les éponges sont plongés jusqu'au moment où on s'en sert dans une solution au 20e qui sert également pour la pulvérisation et pour laver les téguments avant l'opération.

Les bords de la plaie mis en contact sont recouverts d'une compresse trempée dans la première solution. Une toile vernissée, phéniquée, recouvre cette compresse et on assujettit le tout à l'aide d'une large bande en gaze phéniquée (antiseptic gauze), qu'on trempe, pour plus de sûreté, dans la solution et qui s'applique avec facilité sur la région opérée, qu'elle enveloppe et rend impénétrable à l'air : tout cela fait avec une dextérité et une simplicité admirables. Avant de réunir la plaie, et toujours sous le jet de la poussière d'eau antiseptique, on la lave soigneusement avec de l'eau phéniquée ; les artères sont liées avec des cordes à boyau, trempées dans l'huile phéniquée, qu'on abandonne dans la plaie, et qui, paraît-il, n'y produisent pas d'irritation suppurative ; des drains de Chassaignac trempés dans la solution antiseptique, sont placés dans un point déclive ; et pour assurer l'efficacité de ces drains, M. Lister ne craint pas de leur créer à l'aide du bistouri une position avantageuse : ainsi, chez une femme à laquelle il avait enlevé une tumeur du sein et des tumeurs ganglionnaires de l'aisselle, pour que les mouvements du bras ne dérangeassent pas ses drains, il avait prolongé son incision vers le dos, lui donnant ainsi une étendue qui occupait au moins un tiers de la circonférence du thorax.

L'étendue des plaies n'a pour M. Lister qu'une importance secondaire, pourvu que la porte soit fermée

aux miasmes septiques. Au bout de dix-neuf jours cette énorme solution de continuité était cicatrisée, sauf l'angle postérieur occupé par le drain ; elle n'avait fourni qu'un peu de sanie sanguinolente. Après avoir retiré ce drain, il en replaça un autre : tout cela, bien entendu, dans une atmosphère de poussière d'eau phéniquée. Le drainage répond à l'indication d'éviter un excès de tension.

M. Lister nons a montré une dizaine de malades guéris ou en voie de guérison, dans les mêmes conditions, après des traumatismes considérables : chez un d'eux il avait fait la résection du genou, avec enlèvement de la rotule ; la cicatrisation était complète le quinzième jour.

Chez une jeune fille il avait fait, neuf jours auparavant, la résectiou du coude ; la cicatrisation était très-avancée.

Il nous a montré également un malade chez lequel il avait pratiqué la ligature de l'iliaque externe, un autre chez lequel il avait réséqué les fragments d'une fracture non consolidée.

Dans un cas de nécrose du tibia, après l'enlèvement d'un séquestre volumineux, la cavité qui l'enserrait s'était peu à peu comblée, sous le pansement antiseptique, par l'organisation, disait-il, de caillots qui s'y étaient déposés ; ces caillots avaient une couleur gris brunâtre ; et pour nous prouver leur organisation, il en a excisé un petit fragment qui a fourni quelques gouttelettes de sang.

Cette théorie de l'organisation du sang, admise autrefois, puis abandonnée, revient aujourd'hui en honneur ; ses adversaires expliquent par la prolifération des tissus voisins les vaisseaux qu'on rencontre

au milieu des coagulums, et pensent qu'ils en favorisent la résorption. Quoiqu'il m'ait semblé bien souvent voir des rudiments d'organisation et de vascularisation dans des dépôts fibrineux formés par du sang coagulé, je n'oserais prendre parti dans cette discussion.

M. Lister a dans sa doctrine une foi profonde, inébranlable ; il pratique hardiment et sans crainte des opérations que d'autres chirurgiens n'abordent qu'en tremblant ; il fait sans hésiter la suture des grosses veines ; nous l'avons vu, pour une hydarthrose ancienne, ouvrir largement l'articulation et y promener son doigt *phéniqué,* avec un sang-froid imperturbable, convaincu qu'il n'en résulterait aucun inconvénient. Je ne suis pas certain, je l'avoue, que cette opération fût indispensable ; et avec la compression et l'iode nous guérissons des hydarthroses de même âge et de mêmes dimensions. Quelle que fût l'opportunité de ce mode de traitement, au point de vue doctrinal, tous les faits que je viens de citer n'en sont pas moins très-remarquables, et bien propres à entraîner la conviction. La méthode du Dr Lister compte déjà de nombreux partisans en Angleterre, en Allemagne et en Danemark. La foi est communicative ; il est difficile d'entendre cette parole si convaincue, derrière laquelle on sent une croyance si sincère et si sereine, il est difficile de voir des résultats qui semblent porter en faveur de cette doctrine un témoignage si éclatant, sans être ému et subjugué.

Des applaudissements enthousiastes ont accueilli chacune de ces démonstrations et je ne cache pas que j'ai fait ma partie dans ces ovations, avec M. le Dr Lucas-Championnière, chirurgien distingué des hôpitaux de Paris, qui était venu exprès à Edimbourg pour étudier la méthode du professeur Lister, et était bien plus com-

pétent que moi pour en apprécier la valeur. Cependant, dans le calme de la réflexion, j'ai éprouvé quelques scrupules que j'exposerai avec franchise.

D'abord, même en admettant la doctrine septicémique, l'action antiseptique de l'acide phénique n'est pas encore rigoureusement démontrée, et des opinions contradictoires ont été soutenues sur ce point fondamental. Je tiens en outre de médecins éminents que d'autres chirurgiens d'Édimbourg, et parmi eux le Dr Spence, affirmaient obtenir des résultats équivalents à ceux du Dr Lister sans employer sa méthode. Je sais bien que ce sont de simples allégations, et qu'en Ecosse comme en France il doit être difficile d'être prophète en son pays ; mais je me demandais si les conditions hygiéniques de la capitale de l'Ecosse ne pouvaient pas contribuer autant que l'acide phénique aux merveilleux résultats dont j'étais témoin : en effet, quelle situation idéale que celle de cette ville bâtie sur des montagnes, à 3 ou 4 kilomètres de la mer, entrecoupée de plantations, propre comme une maison hollandaise, un climat doux, tempéré par le *gulf stream* qui lèche les côtes britanniques ; et puis la population qui fournit à ces expériences est bien plus résistante que celle de la France : composée de vigoureux montagnards, elle n'a pas été épuisée comme la nôtre par les guerres funestes des deux Empires, qui ont détruit ou détérioré chez nous les meilleurs reproducteurs de la race. Ce sont en effet les plus forts, les plus énergiques qui s'élancent au-devant des dangers et paient le plus large tribut à la mitraille ; et, comme le disait spirituellement le maréchal Bugeaud, ce sont toujours les mêmes qui se font tuer ; et dans nos armées qui, physiquement, représentaient l'élite de la nation, parmi ceux qui ont échappé aux pé-

rils des champs de bataille combien ont succombé aux épidémies des camps et des casernes, ou sont rentrés chez eux avec des constitutions profondément altérées ?

Denonvilliers m'a raconté un fait qui prouve quelle inflnence peut exercer la race sur le résultat des opérations. Pendant la construction du chemin de fer du Havre, exécutée par une compagnie anglo-française, un éboulement blessa grièvement une vingtaine d'ouvriers des deux nations. Ils furent placés dans les mêmes conditions, opérés par les mêmes chirurgiens ; les mêmes opérations réussirent presque toutes sur les ouvriers britanniques, et furent le plus souvent suivies de mort parmi les ouvriers français.

Tout en faisant ces réserves, je désire vivement voir M. Lucas-Championnière mettre son projet à exécution et expérimenter chez nous la méthode du professeur Lister.

Elle est fondée sur le même principe que celle de mon excellent ami le Dr Alphonse Guérin. Sans préjuger une question sur laquelle l'expérience seule doit prononcer, le pansement de notre cher compatriote me semble plus simple, plus facile, plus économique ; celui de M. Lister est plus élégant, moins encombrant, il s'applique plus facilement aux plaies du tronc ; il permet l'inspection plus fréquente de la plaie, examen que M. Lister répète tous les quatre ou cinq jours, ce qui dans certains cas peut être un avantage.

Mais comment concilier la théorie de M. Pasteur, adoptée par MM. Lister et Guérin, avec la pratique du Dr Bilroth, qui, elle aussi, a fait de nombreux adeptes ? Le Dr Bilroth, me disait mon ami le Dr Labbé, qui a été exprès à Vienne pour observer cette méthode, après les amputations, retrousse les manchettes des moignons et

les laisse pendant quatre jours exposés à l'air : il croit éviter ainsi les accidents pyogéniques.

D'abord ceci n'est pas absolument nouveau : Dupuytren plaçait les moignons sur un coussin et pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures les recouvrait d'une simple compresse flottante. Ensuite on pourrai peut-être concilier ces faits, qui semblent contradictoires, et expliquer ce démenti apparent donné à la théorie de Pasteur : pour que l'infection ait lieu, dans cette doctrine, il faut deux choses : le miasme septique et une matière qu'il puisse modifier; de même que pour la fermentation il faut le ferment et la matière fermentescible. MM. Lister et Guérin cherchent à se garantir contre le miasme. Dans le procédé de Bilroth les premiers liquides fournis par la plaie s'écoulant librement au dehors enlèvent peut-être au miasme la matière sur laquelle s'exercerait surtout son action. Je me rappelle qu'en 1832 nous nous donnions une explication analogue des résultats si différents observés dans la pratique de Roux et dans celle de Boyer à la Charité. Boyer était vieux ; ses doigts, déformés par la goutte, étaient d'une maladresse extrême. Souvent il faisait des moignons coniques, ou quand il avait réussi à en tailler un à peu près convenablement, au lieu de chercher, comme Roux, une réunion par première intention, il remplissait le moignon de bourdonnets de charpie ; beaucoup de ses malades guérissaient, tandis que Roux, qui poursuivait sans se décourager le mythe d'une réunion immédiate, qu'il n'atteignait jamais, malgré l'élégance de son pansement, perdait la plupart des siens : nous supposions que les succès relatifs de Boyer étaient dus à ce que volontairement ou non il ne laissait pas le pus croupir et s'altérer dans les anfractuosités de la plaie.

Quoi qu'il en soit, je fais des vœux bien sincères pour le succès à Paris de la chirurgie antiseptique, et si elle prévient efficacement l'infection pyogénique, si la théorie sur laquelle elle s'appuie devient démontrée, elle serait la plus belle conquête de la chirurgie moderne ; et aux noms de Pasteur, de Lister, d'Alphonse Guérin, il faudrait ajouter ceux de Jules Guérin, créateur de la méthode sous-cutanée ou anaérique et de Chassaignac, dont le pansement par occlusion était une des premières tentatives dans cette voie.

J'ai assisté à une leçon très-intéressante du Dr Mac Kendrick (de Cambridge) sur l'action physiologique de la lumière. L'expérience qu'il a répétée devant nous, prouve que la lumière exerce sur la rétine, outre l'impression sensorielle, une action physico-chimique, manifestée par le développement d'un courant électrique. M. Dubois-Raymond avait entrevu la possibilité de ce fait, et il avait tenté cette expérience sans pouvoir la faire réussir. A l'aide d'appareils plus sensibles et de modifications dans le procédé expérimental, M. Mac Kendrick a obtenu un succès complet. En quelques mots, voici comment il procéde : une aiguille aimantée, entourée d'une spirale métallique, est suspendue à un fil très-mince. A une de ses extrémités, cette aiguille porte un petit mirior qui reçoit la lumière d'une lampe et la renvoie sur un grand écran noir qui occupe le fond de la salle.

Les deux bouts du fil métallique, enroulé en spirale autour de l'aiguille, vont se rendre à des supports isolants juxtaposés sur un plateau qui est placé à l'autre extrémité de la table à expérience. Ces deux bouts sont terminés par des pointes en argile. On couvre le plateau d'une caisse cubique, en bois noir, ouverte par le bas,

et dont une des parois verticales peut glisser à coulisse sur les parois voisines.

Avant de mettre ce couvercle en place, on a fixé sur une des pointes d'argile un œil de grenouille récemment séparé de la tête de l'animal vivant, et qui peut, paraît-il, conserver ses propriétés vitales pendant une heure après cette séparation.

L'expérience ainsi préparée, on soulève la paroi mobile de la caisse en bois noir, et l'œil de la grenouille se trouve soudainement exposé aux rayons d'une vive lumière. L'impression produite sur la rétine détermine dans les fils métalliques le passage d'un courant qui fait dévier l'aiguille aimantée et avec elle le reflet renvoyé sur l'écran noir par le petit miroir. On ferme de nouveau la caisse, et le reflet va reprendre sur l'écran sa place primitive.

C'est bien l'impression de la lumière sur la rétine qui produit ce courant électrique, car si on retranche la cornée et l'iris, le déplacement du reflet se manifeste également sous l'action de la lumière ; il cesse si on enlève la rétine.

A la place d'un œil, mettez sur cet électomètre un nerf, de la substance cérébrale, du tissu musculaire, le phénomène ne se produira pas ; la présence de la rétine en est la condition.

Au lieu de diriger une seule lumière sur la rétine, dirigez-en deux, l'effet sera plus prononcé ; l'écart du reflet sera plus étendu ; mais il restera stationnaire si vous multipliez davantage le nombre des lumières : en d'autres termes, l'intensité du courant augmente avec l'intensité de la lumière, mais seulement jusqu'à une certaine limite.

Je décris cette expérience telle que je l'ai comprise ;

et j'espère en avoir reproduit les traits essentiels.

Le fait fondamental qui en ressort est que l'impression de la lumière sur la rétine produit une action physico-chimique qui se traduit par le développement d'un courant électrique.

CHAPITRE V

Fêtes et réceptions de l'Association. — Réunion dans le jardin botanique. — Banquet final. — Excursion sur les lacs d'Écosse.

Les travaux scientifiques de l'Association sont toujours entremêlés de fêtes et de parties de plaisir. A Londres, il y a deux ans, le soir même de notre arrivée, le lord-mayor nous invitait à Guild-Hall, et au milieu de tous les raffinements d'une hospitalité princière, il nous faisait entendre madame Nilson et madame Patti. Cette année le vénérable président de l'Association, le bon et aimable Christison nous recevait dans le *Music Hall* avec une parfaite *gentlemanliness*. Le lendemain c'était le Royal College des médecins qui donnait une soirée dans les salles de l'Industrial Museum.

Dans l'après-midi du quatrième jour et comme conclusion du meeting, il y avait une fête champêtre à *Garden party*, donnée par les professeurs de l'Université dans le Jardin botanique. Ce jardin est un vaste parc dont le terrain, très-accidenté, se prête merveilleusement à sa destination, et où les plantes, tout en subissant le joug des classifications scientifiques, sont rangées avec une coquetterie tout artistique. Encadrées de verdure, elles entrent, malgré leurs savantes étiquettes, dans le plan d'une ornementation pleine de goût et d'agrément.

Un *luncheon* monstre était préparé dans les serres, au milieu des arbres exotiques, pour les dames dont la présence complétait et animait cette réunion. Pendant que les groupes joyeux se promenaient sous les ombrages et au milieu des plates-bandes émaillées de mille

couleurs, un excellent orchestre militaire exécutait des mélodies de Mozart et de Donizetti, avec un ensemble et une délicatesse de nuances que les instruments de cuivre atteignent rarement.

Dans les entr'actes, les *bagpipers* des Higlanders, vêtus de leur plaid, coiffés de plumes d'autruche, faisaient entendre leurs airs nationaux. Ils marchaient en file, les joues gonflées, marquant la mesure par un tressaillement alternatif des épaules et par les mouvements rhythmés de leurs jambes nerveuses, qui montraient à nu leur puissante musculature, et qu'ils lançaient en avant avec une sorte de vibration.

La musique des Highlanders est saccadée, sautillante, faite pour accompagner et enlever la marche des montagnards qui gravissent des escarpements. On sent dans cette musique une race fière et hardie : c'est un *Go-ahead* mélodique; elle exprime plus d'énergie physique que d'idéal. Bien différente est la musique des Bardes irlandais qui fait encore retentir les échos des montagnes de Killarny; Moore l'a enchâssée dans ses poésies et elle est elle-même une poésie.

La musique des montagnes a un caractère particulier : elle aime les contrastes, les passages subits des tons graves aux tons aigus ; elle est ondulante comme les cîmes qui l'ont inspirée. Si Protagoras a dit que l'homme est la mesure des choses, on peut dire, avec autant de raison, qu'il en est le reflet; il est rare que dans ses œuvres on ne trouve pas l'empreinte et le cachet de la nature qui l'entoure. Cette musique est souvent rêveuse e mélancolique; celle des Irlandais l'est au plus haut degré, elle semble avoir été un pressentiment des destinées de leur pays. D'ailleurs, les instruments nationaux de l'Irlande et de l'Ecosse, la harpe et la cornemuse,

expriment assez bien la différence esthétique des deux peuples.

Le soir de l'avant-dernier jour du meeting, cinq cents membres de l'Association se sont réunis dans la *Music-Hall* pour le banquet de rigueur dans toutes les assemblées de ce genre. La carte du menu portait en tête un panorama d'Edimbourg ; comme les cartes d'admission qu'on nous avait distribuées, le premier jour, renfermaient extérieurement le programme des travaux et intérieurement un plan de la ville. L'esprit pratique et organisateur de nos voisins se montre dans ces petits détails. Ce menu était imprimé en français, qui reste la langue de la gastronomie et de la diplomatie, deux arts qui ont plus d'un point de contact. J'ajouterai que le dîner était excellent, ce qui est exceptionnel dans les repas officiels, et qu'il sortait, m'a assuré mon voisin, des laboratoires du chef français de Balmoral Hotel.

Un banquet dans la Grande-Bretagne est comme la *symposion* des anciens Grecs, une occasion de discourir et d'échanger des idées. Dans le cadre convenu des toasts qui se succèdent dans un ordre invariable, les orateurs choisis exposent la situation morale de l'Assemblée, les intérêts communs qui rassemblent les convives, leurs aspirations et leurs espérances. Mais là comme partout, en donnant libre carrière à leurs opinions personnelles, les Anglais affirment le respect de leur constitution politique, le respect de la légalité. Cette légalité est assez élastique, d'ailleurs, pour ouvrir la porte à tous les progrès, à toutes les modifications, légalement accomplies, des lois qui ne touchent pas aux principes fondamentaux de la constitution. Ceux-ci, par cela même qu'ils ne gênent en rien la libre expansion de la nation, sont mis hors de discussion. Les réformateurs les

ont respectés, et O'Connell a pu, sans sortir des limites de la légalité, accomplir une des plus grandes révolutions des temps modernes. Ceci paraîtra peut-être un bien gros commentaire d'une bien petite chose : c'est que dans toutes les circonstances où ils agissent collectivement, les Anglais semblent se faire un devoir d'affirmer cette foi politique qui leur a valu tant de prospérité et tant de grandeur. Ainsi j'ai sous les yeux la liste des toasts : le premier est en l'honneur de la reine, le second en l'honneur du prince de Galles et de la famille royale ; puis sont venus ensuite l'armée, le clergé, les chambres du Parlement, puis sept autres toasts où s'entremêlaient à l'Association et à ses dignitaires l'Université d'Edimbourg, l'autorité municipale, les hôtes.

Les deux premiers toasts, qu'on pourrait appeler les toasts constitutionnels, ne comportent pas de réplique. Les autres sont des duos oratoires dans lesquels les paroles de circonstance, les questions d'affaires, les pensées les plus graves sont habituellement assaisonnées de traits humoristiques qui réveillent la bonne humeur de l'auditoire, ou de phrases à effet qui enlèvent les applaudissements.

Dans les intervalles des toasts, à plusieurs reprises, les bigpipers des Highlanders, pour donner la note locale, ont circulé dans l'Assemblée. J'ai regretté à Edimbourg un personnage qu'on appelle, je crois, le *toast-giver*, et qui m'avait bien amusé à Londres : vêtu d'un costume spécial et doué d'une basse taille exceptionnelle, il faisait trembler les vitres de l'immense salle de Lincoln's inn, en criant les toasts avec des intonations et des recommandations appropriées à l'objet du toast, et qui, avec quelques variantes, concluaient à l'injonction de bien remplir ses verres.

On a bien voulu me faire l'honneur de me choisir pour répondre au toast porté par le professeur Lister aux hôtes de l'Association. J'aurais reculé devant cette tâche périlleuse, si je n'avais compté sur l'extrême obligeance de l'auditoire et si j'avais dû faire autre chose que traduire tout haut les sentiments dont j'étais rempli.

Les hommes de ma génération ne peuvent pas aller en Ecosse sans visiter quelques-uns de ces lieux chantés par Walter Scott, théâtre où ont vécu ces personnages qu'il a créés et qui ont été les compagnons de notre jeunesse. Aussi, de toutes les excursions qu'on nous recommandait et pour lesquelles nous trouvions dans les bureaux de l'Association des renseignements et des billets, je choisis celle de Trossachs, du Lac Lomond et du lac Katrine. Ma bonne fortune voulut que mes amis les Drs Roger et Barély adoptassent les mêmes projets, nous fîmes, en route, la connaissance du professeur Liebman, de Trieste, qui nous fut un très-aimable et très-agréable compagnon de route. Le temps était splendide ; du pont des bateaux à vapeur qui nous emportaient à travers les lacs, nous admirions les belles lignes des montagnes qui les encadraient, couvertes de bruyères sur leurs cîmes, et portant sur leurs flancs des bois ou des prairies. Çà et là des châteaux miraient leurs tourelles dans les eaux du lac limpide : c'était une fête pour les yeux que nous donnait cette splendide nature; rappeler qu'Henri Roger était avec nous, c'est assez dire que le cœur et l'esprit y trouvaient aussi leur régal.

CHAPITRE VI

Course à travers le pays de Galles. — Éléments de la race Britannique. — Dublin. — Visite au Dr Stokes. — Centenaire d'O'Connell.

Stokes, retenu à Dublin par sa santé, n'avait pu pendant ces dernières années assister aux meetings de l'Association médicale; j'avais un vif désir de voir ce grand clinicien, ami et digne successeur de l'illustre Graves, de ce Graves dont le livre, selon l'expression de Trousseau, doit être le bréviaire du médecin. C'était une occasion de visiter l'Irlande, dont le cœur a toujours battu à l'unisson du cœur de la France, qui est pour moi une seconde patrie, et qui était en ce moment toute frémissante et tout émue des fêtes données en l'honneur de son grand libérateur O'Connell, dont elle célébrait le centenaire.

Au lieu donc de retourner à Londres par le *Flying Scotchman* (l'Ecossais volant), je me dirigeai vers Glascow et je parcourus les côtes du Pays de Galles pour m'embarquer à Holy-Head. Je n'ai vu cette basse Bretagne de l'Angleterre que par la portière ; prévention ou réalité, je croyais retrouver le type breton dans la physionomie de ses habitants : cheveux noirs, têtes rondes, musculature énergique, en un mot, les caractères de la race celtique. Cette race entre du reste comme élément important dans la population des trois royaumes ; elle occupe le nord de l'Ecosse, une partie de l'Irlande, le Pays de Galles, et on la retrouve en proportion considérable, m'a-t-on assuré, dans l'Angleterre elle-même. Néanmoins, pas plus en Grande-Bretagne qu'en France, elle n'a su conserver sa langue, ou

au moins la faire pénétrer dans la langue collective. Les Saxons, moins nombreux, mais doués d'un prodigieux esprit d'envahissement, ont fait prévaloir la leur sur le sol breton, comme ils l'ont fait dans une partie de l'ancienne Gaule.

Dans les hôtels, dans les chemins de fer, j'observais, comme je le fais toujours, les caractères ethniques des personnes que je rencontrais. Un médecin, en effet, peut s'abstraire de la médecine, mais il ne peut pas s'abstraire de l'observation. Le besoin d'observer est un des traits essentiels de son caractère. Eh bien, dans ces réunions formées par le hasard, se montraient en minorité les têtes blondes ou rousses, aux fronts larges et carrés, aux mâchoires lourdes, à l'expression énergique mais vulgaire, accompagnées de membres vigoureux mais grossiers, de mains et de pieds énormes ; tel est en général l'aspect de la race saxonne.

Quant on analyse ce composé ethnique qui forme la race anglaise, on y trouve une grande analogie d'origine avec la nôtre ; dans les deux, Celtes et Romains ; dans les deux, un élément teutonique important représenté en Grande-Bretagne par les Saxons, chez nous par les Francs, les Goths, peut-être les Burgondes (1) ; dans les deux des Scandinaves, les Angles et les Normands ; enfin le dernier élément colonisateur de la Grande-Bretagne a été essentiellement français ; les Normands de race n'entraient qu'en proportion insignifiante dans le flot envahisseur qui a conquis l'Angleterre ; l'armée d'invasion était composée, en outre, des nombreux habi-

(1) Suivant quelques historiens, les Burgondes sont des Gallo-Romains qui, après avoir franchi le Rhin, s'étaient groupés autour des *Purgs* ou chateaux-forts construits sur la rive droite du fleuve pour contenir les Germains.

tants de la Normandie qui n'étaient pas des Northmen, de Picards, de Bretons, d'Angevins, de Gascons et même de Bourguignons. La meilleure preuve de l'importance de l'élément français dans la race anglaise, c'est la place que notre langue a prise dans celle de la Grande-Bretagne ; comme je le disais plus haut, le Celte avait disparu dans la plus grande partie du territoire anglais; le saxon mêlé de scandinave était devenu la langue du pays, et cependant plus d'un tiers des mots de l'anglais actuel appartient ou au français moderne ou au vieux français tombé chez nous en désuétude (1), sans compter tous les mots d'origine latine dont une partie a pu être introduite dans l'anglais par l'intermédiaire de la langue qu'on parlait en France du temps de Guillaume.

Nos voisins ne répudient pas cette origine qui nous lie à eux par des liens si intimes ; la statue de Guillaume brandit son épée victorieuse sur la place du Parlement ; la tour qu'il a construite pour contenir la résistance de Londres a été soigneusement conservée; son château de Windsor est la résidence favorite des souverains d'Angleterre, et tous les soirs on sonne le couvre-feu à l'heure qu'il avait prescrite.

Malheureusement pour nous la France a infusé une seconde fois son sang dans les veines de la Grande-Bretagne ; et du million de Français que la révocation de l'édit de Nantes a forcés à s'exiler, beaucoup ont été chercher une nouvelle patrie dans le Royaume-Uni ou dans ses colonies.

De magnifiques steamers conduisent de Holy-Head à Kingstown, le port de Dublin ; j'y arrivai le lendemain

(1) En Beauce, les roseaux (angl. *Rushes*) s'appellent Rouches, j'ai entendu appeler Rache dans le Lyonnais, les éruptions gourmeuses des enfants (angl. *Rash.*).

de la célébration du centenaire d'O'Connell; la ville était encore toute pavoisée. La veille on n'aurait pas pu trouver de place dans les hôtels; des milliers de personnes couchèrent sur les trottoirs, et, malgré cette énorme agglomération d'individus venus de tous les coins de l'Irlande, aucun désordre ne troubla la fête. Les Irlandais s'efforcèrent de la rendre digne de celui dont elle célébrait la mémoire; ils pratiquèrent en son honneur ce respect de la légalité qu'il leur avait toujours enseigné; et voulant éloigner une tentation dangereuse pour les races celtiques, ils convinrent d'un commun accord que tous les débits de boissons alcooliques seraient fermés ce jour-là. Ils aimèrent mieux sacrifier un immense bénéfice que de fournir une occasion à des excès indignes du sentiment qui les réunissait. Combien y a-t-il de noms qui puissent imposer aux masses populaires un pareil respect? et combien y a-t-il de peuples capables de comprendre à ce degré la dignité de la reconnaissance envers un grand homme?

Dublin est une grande et belle ville, parcourue par un large fleuve que traversent des ponts élégants: des forêts de mâts acotés à ses quais témoignent de l'activité du commerce et de l'industrie; les édifices publics: la Banque, le Palais de Justice, le château du gouverneur anglais sont des monuments remarquables; mais la malpropreté des rues, le mauvais état de la voirie et du drainage font déjà pressentir qu'une grande partie des produits du travail irlandais ne profite pas à l'Irlande, et qu'elle est la sœur déshéritée de l'heureuse Angleterre; cette impression va s'accentuant davantage à mesure qu'on pénètre dans l'intérieur du pays.

S'il n'y a pas à Dublin comme à Londres de collections

artistiques importantes, la race y peut offrir matière à des considérations esthétiques. Je n'ai vu nulle part la beauté féminine aussi bien représentée qu'à Dublin : on rencontre à chaque pas des jeunes filles et des jeunes femmes charmantes, élégantes de structure, distinguées d'aspect, *lady-like*, comme disent les Anglais, à l'œil beau et vif, à la démarche gracieuse. Une distinction un peu délicate est un des traits dominants de la race. Il est commun de rencontrer, surtout dans le midi de l'Irlande, un type au nez busqué, à la chevelure noire et abondante, au menton un peu saillant, à l'angle maxillaire effacé, qui rappelle le type espagnol et quelquefois le type sémitique ; ce serait, m'a dit Stokes, un dérivé de la race basque ; l'illustre Graves, dont il m'a montré le portrait, en était un représentant. Je trouvai dans Stokes un vieillard au regard fin et bienveillant ; ses jambes le portent avec peine, mais son esprit reste actif et vaillant. A propos d'un travail sur la coqueluche, dont je lui fis hommage, il me fit sa profession de foi médicale et protesta contre les empiètements de l'anatomie pathologique sur le terrain de la clinique ; évidemment il ne prétendait pas nier les avantages immenses de l'intervention de l'anatomie pathologique quand elle est contenue dans de justes limites ; il m'a dit ensuite qu'il employait avec succès dans la coqueluche les inhalations de chloroforme ; il les répète trois ou quatre fois par jour, même chez les jeunes enfants.

Il a eu la bonté de me conduire dans un musée archéologique dont il est, je crois, un des fondateurs. Ce musée renferme une très-intéressante collection d'armes, d'ustensiles, de bijoux et même de vêtements des anciens habitants de l'Irlande, trouvés en partie dans les tourbières du pays. Tous les âges y sont représentés ;

en commençant par l'âge de pierre, on traverse la période celto-romaine et le moyen âge pour arriver aux temps modernes, dont la harpe de Moore, le dernier des Bardes, m'a paru être le monument le plus récent.

J'étais heureux de causer avec ce maître de la vraie clinique, de celle qui s'occupe du malade plus que de la maladie, et de voir comment son esprit, qui avait consacré la plus grande partie de son activité au service de la médecine, savait rayonner dans les autres directions du domaine de l'esprit humain.

CHAPITRE VII

Voyage à Killarny. — Coup d'œil sur la situation actuelle de l'Irlande et sur les causes qui l'ont amenée. — Lac de Killarny. — Légendes populaires. — Caractère Irlandais.

De Dublin à Cork, on va par un train presque aussi rapide que l'*Ecossais Volant*, et qu'on appelle l'Irlandais fou, *The Wild Irishman*. On parcourt, entre deux chaînes de montagnes parallèles qui ferment l'horizon à l'est et à l'ouest, une immense prairie entrecoupée de tourbières, de villages qui n'ont pas l'aspect plantureux des villages anglais, de châteaux en ruine et de maisons de paysans sans toits, abandonnées par les émigrants, ou démolies par les propriétaires du sol qui en ont chassé les locataires. Toute la situation de l'Irlande est là : un sol pittoresque et fertile, une population très-intelligente et très-active, mais qui, ne trouvant pas dans la mère patrie la rémunération et la sécurité du travail, est forcée de les aller chercher ailleurs.

Depuis un demi-siècle, l'Angleterre a reconnu ses torts envers l'Irlande, elle les a loyalement et franchement confessés; elle a fait des efforts considérables pour les réparer; mais il y a dans la vie des peuples des fautes dont la réparation est presque impossible ; comme ces maladies, imputables aux imprudences ou aux vices de ceux qui en sont atteints, et qui peuvent laisser dans l'organisme une impression ineffaçable. Les peuples ont aussi leurs maladies. J'ai souvent pensé qu'il serait intéressant de faire l'étude physiologique et pathologique de cet être collectif qu'on appelle nation, qui passe, comme tout agrégat vivant, par des phases successives de naissance, de croissance, de maturité, de déchéance et de mort, qui a ses maladies organiques et

mentales; il a aussi ses responsabilités morales, et il peut se rendre coupable de fautes qui trouvent leur sanction et leur châtiment dans les conséquences qu'elles entraînent.

Le crime insensé de la révocation de l'édit de Nantes, qui a marqué le point fatal où s'est arrêtée la marche ascendante de la puissance française, qui a développé, à nos dépens, la fortune de la Grande-Bretagne et commencé celle de la Prusse, qui a été peut-être une des racines de nos derniers désastres, l'Angleterre s'en est pendant trois siècles rendue coupable envers l'Irlande, avec moins d'éclat et moins de bruit que nous n'en avons fait; mais elle y a mis une animosité persévérante, une dureté impitoyable, une ardeur d'accaparement et de spoliation dans lesquelles semble ressortir son élément saxon. La presque totalité des terres enlevées aux Irlandais et distribuées à des Anglais, le culte catholique interdit sous peine de mort, l'autorisation donnée à celui qui apostasiait de s'emparer des biens de sa famille, les cultures et les industries lucratives prohibées, le droit donné aux protestants de prendre, au nom du souverain, pour la somme de cent francs, un cheval qui pouvait en valoir plusieurs mille, l'exclusion de la plupart des fonctions publiques et de l'administration du pays, tout cela n'a pas satisfait cette haine implacable qu'un oppresseur éprouve toujours contre l'opprimé : voyant que l'Irlande n'était pas anéantie, que les plus violentes répressions n'empêchaient pas ses protestations et ses soulèvements, et suivant le conseil donné par le poëte Spenser à Elisabeth, on empêcha dans le comté de Munster toute culture, tout élevage de bestiaux pour faire périr de faim les habitants ; et Spenser, décrivant avec complaisance les horribles tortures de cette famine préméditée, convient que le comté

fut dépeuplé par ce procédé. Ce même système fut appliqué bientôt après au Leinster et à l'Ulster. Cromwell dépassa encore les cruautés des règnes précédents, et toute la législation sânguinaire et tyrannique qui autorisait de semblables excès n'a été définitivement abrogée que depuis O'Connell.

Cette reconnaissance tardive des lois de l'humanité et de la justice n'a pu ni effacer, chez les Irlandais, le souvenir du traitement qu'ils avaient subi pendant plusieurs siècles, ni réparer le mal qui leur avait été fait. Les possesseurs anglais du sol dépensent hors de l'Irlande une grande partie de ses revenus ; le produit de son travail est perdu pour elle. De là cet immense exode qui a poussé en Amérique et en Australie des millions d'hommes, emportant avec eux et léguant à leurs enfants une implacable rancune et l'espoir de la vengeance. Un de mes amis assistait à un de ces départs d'émigrants à Londres : ils étaient gais, causant et riant sur le pont du navire ; quand le signal du départ fut donné, tous se dressèrent comme un seul homme ; leurs physionomies, jusque-là insouciantes, prirent soudain l'expression de la haine et de la colère ; ils tournèrent vers la métropole anglaise leurs poings menaçants et jurèrent d'obtenir un jour vengeance par eux ou par leurs descendants, de l'exil auquel ils étaient condamnés.

On espère que le *Land bill,* qui est dû à l'administration de M. Gladstone, apportera un remède plus efficace aux misères du pays. Dans beaucoup de terres, les fermiers n'avaient pas de baux : quand le pauvre paysan par son travail augmentait le produit de sa ferme, l'année suivante le propriétaire ou plutôt l'intendant, qui gérait ses biens pendant son absence, élevait le chiffre de la rente ; et ainsi de suite, d'année en année, jusqu'à ce qu'une mauvaise récolte, mettant le tenancier hors

d'état de payer, on le chassait après avoir confisqué son bétail et son mobilier, et après avoir démoli l'humble chaumière qu'il avait construite. Mendiant et errant sur les grandes routes, avec ses nombreux enfants, quand il en avait vu un ou deux mourir de faim, il empruntait un fusil, se mettait en embuscade sur le chemin où il croyait rencontrer celui qui était la cause de son malheur, le tuait et allait finir ses jours au gibet ou en Australie. Le *Land bill* assure une indemnité au fermier qui améliore une terre et le protége contre de pareilles iniquités.

Au milieu de sa profonde misère, l'Irlandais conserve une gaîté, un entrain, une verve inépuisables ; spirituel et mobile comme un Italien, brave jusqu'à la témérité, merveilleusement intelligent, il est généreux jusqu'à la prodigalité ; il partagera tout ce qu'il possède avec le pauvre qui mendie ou avec l'hôte qui frappe à sa porte.

Pendant que j'étais aux environs de Cork, les pauvres paysans donnaient des sommes, considérables pour eux, en faveur de nos inondés du Midi ; ils auraient volontiers donné leur sang pendant notre guerre, si la diplomatie le leur avait permis. Avec ces brillantes et belles qualités, l'Irlandais a des défauts qui ont contribué à ses malheurs ; il manque absolument du sentiment de la prévoyance ; le lendemain n'existe pas pour lui. En outre, leur esprit querelleur et leurs divisions intestines ont été pour leurs ennemis de puissants auxiliaires. Aussi, malgré le poids dont a pesé sur l'Irlande le joug de l'Angleterre, malgré les abus dont elle souffre encore, tout en désirant ardemment que les Anglais continuent leurs nobles et généreux efforts pour réparer les torts du passé, je crois que le plus grand malheur qui pourrait arriver actuellement à ce pays

serait cette séparation que les Fenians demandent ; et le peuple Irlandais est un élément très-précieux et très-important de cet admirable métal de Corinthe qui constitue la race Britannique.

Pour ne pas laisser mes lecteurs sous l'impression pénible de cette pathologie sociale, je reviendrai au sol qui a nourri toutes ces douleurs ; en allant de Dublin à Cork, j'ai remarqué sur ma route que la culture de mélèze a reçu dans ce pays une très-grande extension, justifiée par la qualité de cette essence ; le mélèze fournit un bois résineux beaucoup plus dense que celui du sapin, et bon pour la charpente. J'ai observé aussi une multitude de frênes pleureurs ; cette espèce qui est chez nous un arbre d'ornement, qu'on obtient par bouture, abonde dans les haies aux environs de Cork. On fait aussi dans la même contrée un emploi charmant du cotoneaster microphylla, au lieu de le laisser buissonner dans les massifs, on en fait des haies ou des palissades d'un aspect très-agréable par le contraste de leurs petites feuilles d'un vert brillant et de leurs fruits couleur de corail.

Quelque oppressé que soit l'esprit du voyageur par tous ces souvenirs qu'éveille en lui l'aspect de l'Irlande, il se dilate et s'épanouit à la vue du lac de Killarny ; ce site enchanteur réunit la grâce à la grandeur. Ce lac est encadré par des montagnes admirablement découpées, au milieu desquelles il serpente, présentant les aspects les plus variés et toujours charmants. Ici resserré dans une gorge, il se précipite en rapide ; là il s'étale en nappe dormante ; plus loin dans son bassin élargi le vent soulève des vagues écumantes. Il est semé d'îles couvertes d'une riche végétation, entremêlees de rochers aux formes pittoresques. Parmi les arbres qui y crois-

sent, j'ai remarqué l'abondance et le développement des arbousiers, végétaux délicats, qui témoignent par leur vigueur de la douceur du climat. Dans une de ces îles, *Innis Falend*, on voit un houx auquel la tradition accorde huit cents ans d'âge ; il faudrait plus de deux hommes pour en embrasser le tronc.

Le lac de Killarny est infiniment moins grandiose que les lacs de Suisse, mais il est plus gracieux, plus élégant. Il est moins ensoleillé et beaucoup plus petit que les lacs de la Lombardie ; il est à ceux-ci ce qu'un beau clair de lune est à un splendide soleil du midi. On y trouve un charme rêveur, doux, mélancolique et mystérieux à la fois. Là ont dû naître toutes ces légendes féériques, toutes ces histoires de revenants qui sont conservées dans les traditions populaires, et qui ont traversé le christianisme pour arriver jusqu'à nous.

Comme toutes les mythologies, elles naissent du sol; elles expriment l'impression produite par la nature sur la race qui habite ce sol. Quand la lune brille sur ce beau lac et argente le sommet de ses montagnes, on aperçoit à l'horizon une vapeur blanche, brillante, qui ondule sur ses bords; la scène semble préparée pour des apparitions surnaturelles ; on est disposé à voir sur les cîmes des monts une de ces *Banchees* qui, attachées à chaque clan, se montrent pour lui annoncer la mort d'un de ses membres, et dans cette vapeur ondoyante, ces escadrons de *good people* (âmes des morts, revenants), qui voyagent le soir sur des chevaux blancs à longue crinière.

Les contes fantasmagoriques et les superstitions populaires, comme les songes et les conceptions délirantes, ont presque toujours pour origine des sensations ou des souvenirs de sensations réelles transformés par l'imagination.

Sur un promontoire qui s'avance dans le lac, se dressent les ruines imposantes d'un vieux château-fort, Castle-Rosse, c'est le dernier château qui ait résisté à Cromwell. Il était défendu par l'O'Donaugh qui est devenu un personnage légendaire : il n'est pas mort ; il est caché au fond du lac, dont il sort tous les sept ans, monté sur un cheval blanc pour le nettoyer et le mettre en ordre. Une île couverte de débris schisteux est sa bibliothèque ; un de ces débris qui a une forme quadrilatère et montre sur les côtés ses tranches lamelleuses est la bible d'O'Donaugh. On vous montre ses caves dans une autre île dont les bases creusées par les eaux forment des grottes profondes. *Castle-Rosse* est un pèlerinage patriotique pour les Irlandais.

A quelque distance de là se trouvent dans une des îles les ruines de l'abbaye de *Muckross ;* le cloître est pavé de pierres tumulaires, et quand on gratte la mousse qui les recouvre, on y lit les noms d'anciens chefs de clan, noms célèbres dans les fastes de l'Irlande, et que portent aujourd'hui dans la misère leurs descendants dépouillés de leur patrimoine.

Au milieu de leurs longues souffrances, deux sentiments sont toujours restés vivaces dans le cœur des Irlandais, l'espoir de jours meilleurs, espoir auquel a commencé de donner raison le changement survenu dans la politique de l'Angleterre à leur égard, et l'amour de la patrie qu'ils emportent partout avec eux. Dans tous les coins du monde, le jour de la Saint-Patrick, l'Irlandais met à sa boutonnière une branche de *Shamrock*, symbole de sa nationalité et de sa foi ; il se répète la devise de l'Irlande : « *Eryn mavourneen go brah*, Irlande, tu seras toujours le premier de mes amours. »

Discours prononcé au Banquet de l'Association médicale Britannique, pour répondre au toast porté par le professeur Lister, en l'honneur des médecins étrangers présents à Edimbourg.

GENTLEMEN,

The Scotch hospitality is proverbial in the world; but no one who had not witnessed it, can say how much it is generous, magnificent and genial.

The foreign Physicians, here present, will carry away a deep remembrance of gratefulness, for the cordial and kind reception you gave them. I can say that all the feelings which vibrate in the human heart, were in them highly and sweetly gratified.

With what admiration, they gazed at this wonderful city which art and nature were striving to adorn, where, at every step, you meet with a magnificent prospect, with a splendid building, and which, with its crowd of palaces, of turrets, of spires, of monuments looks like a crown on the head of Great Britain!

But, *mid pleasures and Palaces though we may roam,* the wonders of Edinburgh are not all in its monuments and in its stones; no more are they all in its glorious and everliving story, or in the great men who have glorified its name in every age!

Coming here, whe have the unmatched pleasure of meeting with many illustrious men who are counted amongst the leaders of medical science and the benefactors of humanity, and whose names will take a brillant place in the pedigree of our profession: what an honour and what a pleasure to know with our eyes this venerable President whom, all, have known from our youth, whose pupils we can all boast to have been, and

whom we found always young, fighting in the first rank in the army of science !

The foreign Physicians will carry with them a deep sense of admiration for this Great British medical association which, like a liberal and beneficient stream over-spreads all the British country, conveying everywhere knowledge and improvements of our science, which watches with vigilance on public health, and maintains with honour and steadiness the interests and dignity of the great medical profession.

Above all, we carry with us a sincere deep admiration for this Great British nation to which humanity is indebted for so many great discoveries, which, did so much for the intellectual progress and happiness of the human kind !

The medical man connot think without gratefulness of this land which gave birth to Sydenham, to Hunter to Graves, these glorious masters, who, treading on the steps of Hippocrates, deserved to inscribe their names next to his, as it was, yesterday, so ingenuously and so eloquently expressed by one of our most illustrious hosts.

Gentlemen, great men are not only the teachers and the leaders of their fellow-creatures, but they may also be considered, in some respects, as the produce and the summary of the intellectual medium in which they lived. So, it is a great glory for a nation to have given such men to humanity.

Gentlemen we carry with us an admiring and sincerely loving remembrance of this nation, which is for the others as a living exemple of what good can be afforded by liberty when it is connected with the respect of the law.

Allow me to boast for my own nation, that it is connected with yours by the ties of blood and of a common origin ; and if our two nations were sometimes at variance, which is not uncommon among young brothers, let me congratulate ourselves that, arrived at manhood, they live together in brotherley intercourse and friendship, which, I hope, will last for ever.

(1) Quelques mois après que j'inscrivais dans mes souvenirs le nom de cet homme aussi excellent qu'éminent, une mort inattendue le frappait dans la force de l'âge et dans la plénitude de son activité professionnelle. Il était arrivé à l'apogée du succès auquel un médecin peut prétendre, entouré de l'estime et de l'admiration de ses confrères, de la confiance du public, de l'affection de tous ceux qui le connaissaient. Si sa vie a été courte, elle a été bien remplie, et il s'était préparé à en rendre compte. Pour faire apprécier son caractère, je ne puis que traduire les éloquentes paroles par lesquelles le Dr Gairdner termine l'éloge qu'il lui a consacré dans le *British Medical Journal :*

« Le Dr Begbie n'était pas seulement un médecin accompli et « humain ; il était un homme religieux ; sous tous ses actes « extérieurs, et même sous les sentiments qu'il manifestait aux « autres apparaissait la conviction profonde et toujours présente « de la responsabilité. Il a dépensé sans ménagements, au ser- « vice de ses semblables, le talent qui lui a été confié ; mais il « l'a dépensé de la manière exprimée par Milton dans une des « plus belles de ses premières poésies ; il a fait son travail du « commencement à la fin, *comme toujours sous l'œil du grand* « *maître de tâche.* »

Paris. — Typ. A. Parent, rue Monsieur-le-Prince, 29-31

